U d'/ of Ottawa
39003000501329

Propos sur les Beautés du Temps Présent

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Voix Éparses (*épuisé*).
Flammes mortes (*épuisé*).
Le Miroir (Mercure de France).
Psyché, poème dramatique en trois actes (Mercure de France).

TRADUCTION

Poèmes et Ballades de A.-C. Swinburne (P.-V. Stock).
Chants d'avant l'Aube, de A.-C. Swinburne (P.-V. Stock).
Poésies complètes d'Edgar Poe (Mercure de France).

THÉATRE

Lawn-Tennis (P.-V. Stock).
Trois Cœurs (P.-V. Stock).
L'Automne, en collaboration avec Paul Adam (*épuisé*).

ROMANS ET NOUVELLES

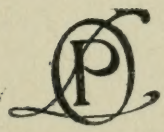
L'Embarquement pour Ailleurs (*épuisé*).
Monada (Ollendorff).
Les Brisants (Ollendorff).
Cœurs en détresse (Ollendorff).
Jeux passionnés (Ollendorff).
L'Œuvre nuptial (Lemerre).
Le Village dans la Pinède (Mercure de France).

ESSAIS, CRITIQUE

Passé le Détroit (*épuisé*).
Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur (Ollendorff).
Des Hommes devant la Nature et la Vie (Ollendorff).
Une Heure : la Bourse (Ollendorff).
Gainsborough (Laurens).
Albert Besnard (Davoust).
Fêtes foraines de Paris, illustré par E. Chaline (Les Cent Bibliophiles)
D. G. Rossetti et les Préraphaélites anglais (Laurens)
Quelques-uns... (Dorbon aîné)

GABRIEL MOUREY

Propos sur les Beautés du Temps Présent



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

10 exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.

N
27
.M6
1913

LES ARTS, LES ARTISTES ET LES MŒURS

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/propossurlesbeau00mour

LA RELIGION DU SUCCÈS

C'est la seule devant les mystères et les dogmes de laquelle l'homme d'aujourd'hui consente à s'incliner, dont il accepte de suivre les rites et d'observer les commandements.

Elle a, comme toutes les religions, un clergé nombreux et puissant, une armée de missionnaires, des peuples et des peuples de fidèles et, comme toutes les religions, elle est jalouse de ses privilèges et de son autorité, intolérante, tyrannique, elle vit de la crédulité et de l'ignorance des masses, elle est l'ennemie déclarée de l'esprit d'examen.

Cherchez quels autres liens spirituels relient les civilisés de ce temps, vous n'en

trouverez point d'aussi forts ni qu'ils subissent d'un cœur plus léger, eux si fiers cependant d'avoir secoué toutes les croyances, tous les préjugés, toutes les illusions du passé. Mais le joug de la Religion du Succès, ils le portent joyeusement : elle les flatte et les amollit, elle les asservit et les aveugle.

En surexcitant et en satisfaisant à la fois les besoins d'enthousiasme de l'être social, elle crée entre les égoïsmes individuels une sorte de solidarité. Elle cuisine avec un art sans pareil la pâture d'idéal qui leur est nécessaire et de s'être repus ensemble à la même table toujours ouverte, et servie avec quelle abondance ! il naît entre eux comme une âme collective puissamment cohérente et douée d'une force aux impulsions de laquelle nul ni rien, parfois, ne peut résister.

Mais elle procure à ses fidèles de plus réels, de plus solides avantages, car elle est une religion éminemment moderne, la religion de l'Age, de la Publicité et de l'Industrialisation universelle. Écoutez !

Elle leur épargne d'abord la fatigue et les inconvénients de penser par eux-mêmes et d'avoir à se faire eux-mêmes, dans le cas où ils en seraient capables et où ils en auraient le temps, une opinion. Entre toutes les idées, entre toutes les œuvres, entre toutes les choses qui se créent chaque jour, nécessaires à la vie matérielle et à la vie intellectuelle, à la vie morale et à la vie sociale des grandes agglomérations humaines, qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre ou d'une eau minérale, d'un projet de loi ou d'un produit pharmaceutique, d'une découverte scientifique ou d'un procès criminel, et, de même qu'entre ces valeurs inertes, passives, entre les valeurs actives, entre les valeurs vivantes, entre les propagateurs des idées et les créateurs des œuvres, entre les agents de toutes les énergies productrices, elle fait le tri qu'ils sont incapables de faire et leur impose son choix en leur laissant croire, suprême habileté, que tout l'honneur leur en revient. Elle ne se trompe jamais ! Elle connaît si bien la médiocrité de leurs goûts,

la vulgarité de leurs instincts, elle sait si bien par quoi contenter les uns et assouvir les autres ! Elle n'ignore pas non plus que leurs yeux n'étant plus accoutumés à la lumière de la vérité ne pourraient pas en soutenir l'éclat ; elle répand donc autour d'eux la pénombre où grouillent les mensonges et les demi-vérités, plus dangereuses que les mensonges. Et de même pour la Beauté, qui est toute vie, toute santé et toute pureté ! car qui oserait appeler de ce nom les fantômes aux formes équivoques, aux poses louches qui habitent ses temples, qu'elle dresse sur ses autels, qu'elle impose à l'adoration des foules ?

N'essayez pas de leur refuser la vôtre, à ces idoles d'un jour, n'essayez pas d'arrêter la procession dansante qui se rue autour d'elles ; les convulsionnaires vous lapideront. Voyez les, ivres d'exaltation, délirants, se jeter sous les roues de leur char de triomphe ! Il faut les imiter bon gré mal gré, coûte que coûte, et sacrifier aux faux dieux.

Il y a longtemps que, devant ces accès de fanatisme, le bon sens s'est vu obligé de battre en retraite, la critique d'abdiquer ses droits. La Critique, sur qui a-t-elle, ou plutôt, aurait-elle, si elle existait encore, de l'influence, aujourd'hui ? On a si bassement, depuis un quart de siècle flatté la demi-ignorance des masses ; on leur a tellement répété qu'il suffit de savoir lire, écrire et compter, compter surtout ! pour avoir voix à tous les chapitres, littéraire, moral, politique, scientifique, artistique, philosophique, etc., etc. ; on s'est acharné si violemment à détruire dans leur esprit le sens de toute hiérarchie, qu'elles ne peuvent tolérer qu'on les éclaire ou bien qu'on les guide. Reconnaître une autorité, n'est-ce pas se diminuer ? une supériorité, s'avilir ?

La critique a donc perdu tout prestige et, par suite, toute action sur le public et elle en est réduite, ridiculement, puisqu'il ne veut plus se laisser diriger, à le suivre. Aurait-elle conservé, du moins, quelque empire sur ceux qui dépendent directe-

ment de son ressort, sur les producteurs eux-mêmes ? Moins encore, s'il est possible. Jamais pareille vanité, pareille confiance en soi ne gonfla, en effet, l'écrivain, l'auteur dramatique, le romancier, le peintre, le politicien, l'acteur, le musicien. La moindre restriction, la plus légère réserve sur la valeur de son effort, il ne peut la souffrir ; sans cesse sa sensibilité est à vif, sa susceptibilité frémissante ; se permettre de toucher à son œuvre, c'est l'offenser dans son honneur ; ne pas l'admirer aveuglément, c'est une insulte personnelle dont il va vous demander réparation. La Religion du Succès, qui est infaillible, l'a déifié : malheur à qui ose douter de sa divinité ! La critique s'en garderait bien : elle n'a ni assez de courage ni un sentiment assez élevé de sa mission pour cela. Aussi réserve-t-elle ses rigueurs pour ceux dont le front n'est pas encore ceint de l'auréole sacrée ou qui ne le sera jamais parce qu'ils sont décidés à ne rien faire jamais de ce qu'il faut pour qu'il le soit. Elle, si indulgente

d'ordinaire envers les forts, qu'elle se montre sévère et dure aux faibles ! Comme on la sent heureuse d'exercer à leurs dépens le semblant d'autorité dont elle se donne l'air de disposer encore, de les décourager, de les désespérer ! Et l'on évoque les grands noms et les grandes figures des Juges d'autrefois, et l'on est bien forcé de constater avec mélancolie qu'ici, comme ailleurs, ce ne sont pas les talents qui ont diminué mais les caractères.

C'est qu'un esprit nouveau souffle à présent sur les Lettres, les Arts, le Théâtre : l'esprit d'industrialisation, de commercialisation (les affreux mots, mais qu'ils conviennent bien aux affreuses choses qu'ils désignent !) qui n'admet et ne reconnaît que les valeurs matérielles et tient pour inexistants tous les efforts, toutes les productions dont le rapport ne se peut monnayer. Quel plus grand éloge à faire d'une pièce de théâtre, si ce n'est qu' « elle fait le maximum », comme d'une eau de table que sa consommation annuelle

dépasse tant et tant de millions de bouteilles ! De quel respect, de quelle vénération n'entoure-t-on pas l'écrivain dont les revues américaines paient la copie au tarif d'un franc le mot, dont le prochain livre est déjà tiré et vendu ferme à trois cent mille exemplaires, dont la prochaine pièce sera traduite dans toutes les langues et jouée sur toutes les scènes du monde ! Quant au comédien, la foule ne l'acclame qu'en proportion des appointements qu'il touche par soirée et pour ce qui est du peintre, il est bien avéré que l'estime des amateurs ne lui est acquise que du jour où les marchands de tableaux s'emparent de sa production pour en spéculer comme d'une marchandise quelconque. Comment s'étonner, après cela, la forme et les conditions du succès étant devenues telles, que les écrivains et les artistes se laissent de plus en plus aller à les accepter ?

Qui oserait les condamner? Au nom de quels principes, au nom de quelles lois ? Qui oserait les contraindre à concevoir l'exercice de leur fonction sociale et la pra-

tique de leur art, au début du vingtième siècle, sous le règne de l'Utilitarisme et du Machinisme, de la même manière et selon les mêmes idéaux qu'au cœur du quinzième siècle, voire du dix-huitième ! L'homme moderne ne sait pas attendre : il a perdu l'habitude de la patience. Il a perdu aussi l'habitude du sacrifice et de la résignation. Il lui faut posséder immédiatement la proie de son désir : tous les moyens sont bons et nul n'ignore que la fin est là pour les justifier.

Et puis, la Religion du Succès a sans cesse besoin de dieux nouveaux à ériger sur ses autels ; la piété des foules est changeante, elle se lasse vite de ses idoles ; il s'agit donc coûte que coûte, dare-dare, de la conquérir, quand on y est décidé ; il s'agit d'arriver bon premier, dès qu'une place est libre, à moins qu'on ne soit assez fort, quand elle est occupée, pour en déloger celui qui l'occupe. Car la Religion du Succès est égoïste et sanguinaire.

Que de victimes elle fait ! Que de caractères elle avilit, que de talents elle cor-

rompt! Ah ! les riches dons d'artiste gaspillés, les beaux tempéraments déformés et gâchés et les magnifiques promesses non tenues! Ah ! les vies qui s'épuisent infécondes dans le désespoir et les remords, qui auraient pu être si abondantes en fortes œuvres, en radieux épanouissements de beauté et qui se trouveront les mains vides devant l'avenir... Mais la procession dansante passait, bousculant tout sur sa route, avec ses cris d'ivresse, avec ses gestes de délire... les affiches lumineuses flamboyaient aux façades des maisons et là-haut, sur les toits d'ardoise, en plein ciel... les cornets colossaux des phonographes hurlaient au coin des rues, au cœur des places, le nom des élus du succès... ils se sont laissé entraîner par la cohue des convulsionnaires. Hélas! que ne se sont-ils rappelé les fières et réconfortantes paroles de Barbey d'Aurevilly : « La plus belle destinée : avoir du génie et être obscur! », car « la conscience de soit vaux mieux que la gloire ».

LE RÈGNE DE L'IMAGE

DIALOGUE
ENTRE QUELQU'UN ET N'IMPORTE-QUI

QUELQU'UN. — Je vous trouve tout épanoui, ce matin. Le printemps ?...

N'IMPORTE-QUI. — Vous l'avez dit. J'adore le printemps.

QUELQU'UN. — Moi aussi. Les feuilles nouvelles, le ciel rajeuni, les primevères et les coucous, les narcisses et les tulipes...

N'IMPORTE-QUI. — Vieux jeu. Le printemps est la saison des images. Les Salons se vernissent : c'est tout un stock d'images, toutes fraîches, toutes flambantes. Vivent les Salons !

QUELQU'UN. — Mais... vous lisiez; je vous ai dérangé ?

N'IMPORTE-QUI. — Du tout, je regardais des images. J'adore regarder des images. Vous pouvez continuer de parler, vous ne me gênez pas. Voilà encore une supériorité des images sur les idées : rien n'est plus malaisé, dit-on, que de courir deux lièvres, deux idées enfin, à la fois; il est facile, au contraire, de regarder des images et de penser à autre chose... ou de prendre part à une conversation sur un sujet tout différent de celui auquel se rapportent les images que l'on regarde.

QUELQU'UN. — Économie de temps et, par suite, d'argent.

N'IMPORTE-QUI. — Vous l'avez dit. Et puis, cela m'amuse, de regarder des images. Et vous ?

QUELQU'UN. — Cela me fatigue.

N'IMPORTE-QUI. — C'est, apparemment, que vous n'êtes pas fait comme la majorité des gens civilisés. Vous pensez bien, en effet, que si la majorité des gens civilisés n'aimait pas les images autant qu'elle les

aime, la minorité des gens civilisés qui s'arroge le droit et s'impose le devoir de faire son éducation intellectuelle, morale, artistique, sociale, etc.; de veiller à ses plaisirs, de satisfaire, dans tous les ordres de choses, le spirituel et le matériel, ses goûts, cette minorité éclairée, cette élite, pour employer le mot consacré, ne se mettrait pas en de tels frais pour l'approvisionner d'images, elle ne risquerait pas d'aussi énormes capitaux pour que le « Rayon des Images » de ses grands magasins soit toujours aussi riche en « créations nouvelles », en « modèles exclusifs », en « dernières nouveautés » ! Cela ne fait, d'ailleurs, que de commencer, et l'on est loin d'avoir tiré de l'image tout le parti que l'on en peut tirer.

Quelqu'un. — Comme autrefois tout finissait par des chansons, tout commence et finit maintenant par des images.

N'Importe-Qui. — Je rêve un temps, et il est proche, je crois, où les journaux, les livres, les revues ne contiendront plus que des images.

Quelqu'un. — Ce sera délicieux ! Mais, dites-moi, prétendriez-vous que l'amour effréné des images dont sont possédés nos contemporains soit un indice de civilisation ? Je serais plutôt tenté d'y voir le signe certain d'un retour à la barbarie...

N'Importe-Qui. — Vous êtes aveugle. Suivez-moi bien. Toute diminution de l'effort constitue-t-elle, oui ou non, un progrès ? Vous me suivez ?

Quelqu'un. — Comme un chien.

N'Importe-Qui. — Or, lire exige un effort, comporte une fatigue. Effort vain, fatigue inutile. Dans cent ans, l'on ne lira plus, l'on regardera des images. D'ailleurs, croyez-vous sérieusement que l'on lise encore, à l'heure actuelle ? On tient à s'en donner l'air, par respect des traditions et parce qu'il faut longtemps à l'humanité pour rompre avec une habitude prise ; mais tout va vite aujourd'hui ; là où il ne fallait pas moins d'un siècle pour modifier l'état d'esprit d'une collectivité humaine, quelques années suffisent à présent...

Quelqu'un. — Il est vrai.

N'Importe-Qui. — Donc, dans cent ans, moins encore peut-être, il faut le souhaiter, l'on ne lira plus. Eh ! qu'a-t-on déjà besoin de lire ! Ne croyez-vous pas que j'en sais assez d'une actualité quelconque après un regard un peu attentif aux images qui s'y réfèrent ? Me prend-on pour un goitreux ? En fait de théâtre, par exemple, il me suffit amplement de considérer les portraits à la ville et à la scène des principaux interprètes, les gravures représentant les scènes principales de la pièce que l'on vient de jouer, l'effigie de l'auteur, du directeur en vedette, une vue de la maison de campagne où l'un ou l'autre passe l'été... Celui-ci aime-t-il la pêche à la ligne, celui-là la chasse ou le canotage : une image me l'apprendra. Une catastrophe se produit-elle : quatre instantanés font bien mieux mon affaire que quatre colonnes du plus génial reportage ! Pour ce qui est de la critique d'art, pourquoi voudriez-vous que je prenne la peine de lire les « tartinages » ordinairement si mal écrits d'un monsieur qui n'y connaît

pas plus que moi. J'ai des yeux, que diable ! tout comme lui, je saurai bien me rendre compte, d'après une image, de la valeur des œuvres d'art dont il parle. Qu'en dites-vous ?

Quelqu'un. — Que vous avez raison et que vous parlez d'or. Mais... la littérature, qu'en faites-vous ?

N'Importe-Qui. — Il faudrait d'abord savoir ce que vous entendez par « la littérature ». S'il y a au monde un mot qui ne signifie rien, c'est bien celui-là. Autrefois peut-être, il voulait dire quelque chose, aujourd'hui il n'a plus aucun sens ; dans dix ans, personne ne saura plus à quoi il a bien pu, un jour, s'appliquer. Voulez-vous que nous commencions, d'ores et déjà, à classer la littérature dans la catégorie de ces inutilités dangereuses, de ces luxes immoraux, qu'une démocratie vraiment digne de ce nom doit supprimer à tout prix, si elle veut faire le bonheur du peuple. Le peuple, d'ailleurs, montre le cas qu'il en fait, de la littérature. Il ne la peut plus tolérer qu'illustrée. Cette pilule de la litté-

rature, il est nécessaire, pour qu'il l'avale, de la lui dorer avec des images. Et plus il y a d'images, plus il est content; c'est autant de moins à lire. Oh! ce n'est pas qu'il s'occupe de la qualité artistique — encore un mot qui ne signifie rien! — de ces images; au contraire, plus une chose est laide, vulgaire, antiartiste, plus elle a de chances de succès, non pas seulement auprès de ce que l'on appelle les basses classes, mais auprès des hautes. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ce ne soient que des membres des basses classes, ou des classes moyennes, qui achètent les livres illustrés à bon marché; moins cher coûte un livre, plus de faveur il trouve auprès des gens cossus. Eux aussi aiment les images et n'aiment que cela!

Quelqu'un. — Et le théâtre?

N'Importe-Qui. — Il aura le même sort que la littérature. Que dis-je, il l'a déjà. Il agonise, blessé à mort par l'image, c'est-à-dire par le cinématographe dont il est obligé de se rapprocher de plus en plus, pour satisfaire une clientèle qui est de

plus en plus fermement décidée à ne venir au théâtre qu'à condition de ne pas avoir à y faire l'effort, à s'y imposer la fatigue de penser. De là encore les images ont chassé les idées.

QUELQU'UN. — Est-ce tout ?

N'IMPORTE-QUI. — Ah ! que non, par bonheur ! Il y a les conférences ! ! ! Les conférences à projections, les conférences à auditions, n'est-ce pas encore le triomphe des images ? Voulez-vous savoir combien de conférences auront été données cette saison, à Paris, de décembre dernier à mai prochain : *trois mille trois cent cinquante !* N'est-ce pas une preuve de plus du dégoût qu'inspire à nos contemporains la lecture, de la peur que leur font les idées toutes nues ?

QUELQU'UN. — Et aussi de la haine qu'ils nourrissent contre la solitude et contre le silence ! Il leur faut autour d'eux du mouvement, du bruit, des couleurs qui chatoient, des formes qui remuent ; ils ne veulent apprendre, quand encore ils le veulent, qu'en s'amusant. Ils res-

semblent de plus en plus aux primitifs, aux enfants, aux sauvages que l'on conquiert en leur montrant des images, et qui sont incapables de se hausser à la compréhension des idées.

N'Importe-Qui. — Possible, possible. Mais vous aurez beau vous lamenter, vous ne changerez rien à ce qui est, à ce qui doit être. L'humanité est sursaturée de mots et d'idées, depuis des milliers de siècles qu'elle pense. Le règne de l'Image est arrivé.

LE MÉPRIS DE LA FORME

C'est une attitude fort bien « portée », en ce moment, dans les milieux littéraires et artistiques, tout comme le chapeau-cloche par les femmes, le gilet de couleur par les hommes et la jaquette américaine par les personnes élégantes des deux sexes. Article *ultra-select*, « exclusif », *last novelty :* un écrivain, un peintre, un sculpteur qui s'en habille en vaut deux, etc. Ainsi vont les choses : le mépris de la forme est devenu un brevet de talent et une chance de succès.

Cela s'explique. Plus que jamais, les conditions de production de l'œuvre d'art, quelle qu'elle soit, sont dépendantes des exigences de consommation. L'art, aujour-

d'hui, par nécessité, « court la rue », comme disait Whistler. « Un galant de passage lui prend le menton, le maître de la maison l'attire à franchir son seuil ; on le presse de se joindre à la compagnie, en gage de culture et de raffinement. Si la familiarité peut engendrer le mépris, l'Art certainement — ou ce qu'on prend couramment pour lui — en est arrivé à son degré le plus bas d'intimité avec tous. »

Ces paroles amères, il y aura bientôt vingt-cinq ans déjà que le portraitiste de Miss Alexander les prononçait. On ne vivait pas encore la vie de démence que mène ce début de siècle qui, s'il tient toutes ses promesses, ménage à nos enfants de si belles heures ! On n'était pas encore aussi généralement atteint par cette fièvre de mouvement et de bruit qui se surexcite sans cesse : on ne courait pas au plaisir et au travail avec cette espèce de rage sombre ; on n'apportait pas à jouir de tout cette avidité jamais assouvie, cette frénésie dévorante, cette amoralité froide ;

on avait encore des illusions, quelques illusions, des enthousiasmes... quelques pudeurs. Parcourez les journaux et les périodiques d'alors, rappelez-vous les pièces de théâtre, les mœurs littéraires et artistiques d'alors, les traits dominants de la vie sociale d'alors et vous mesurerez, non sans mélancolie, la distance parcourue en si peu de temps.

Qui lit maintenant un livre, qui regarde un tableau, dans le sens intime et profond de ces deux mots ? Où en trouverait-on le loisir ? Il faut du silence et du recueillement : l'homme moderne en a peur et en est incapable. Un livre donc, quand les feuilles sont finies de couper, — et encore ! — il est lu. Puis, parmi l'effroyable, diluvienne surabondance de la matière imprimée, comment discerner le vrai du faux, le sincère de l'artificiel, le bon du mauvais ? Les réclames électriques flamboient à travers la nuit, les gramophones de la publicité font leur tapage. Il n'y a plus de critique : simplement parce que le public, dans son orgueil, ne tolère

plus qu'on le guide. Qui ne le flatte est son ennemi ; aller contre son goût, c'est de la part de qui l'ose, attenter à sa liberté ; socialement ou intellectuellement, reconnaître une hiérarchie, c'est de sa part, subir un esclavage : la leçon des démagogues, dans tous les ordres de choses, porte ses fruits !

Pourquoi, en ce qui concerne les arts plastiques, en irait-il autrement ? Les visiteurs d'un Salon y passent trois heures : il y a là deux mille morceaux de toile peinte, de bronze, de plâtre, de marbre. A n'en regarder que la moitié, cela fait dix secondes pour chacun. C'est bien assez, avouons-le, dans la plupart des cas...

Or, la loi qui régit souverainement les relations humaines, c'est : donnant, donnant. Pourquoi, alors, l'écrivain, le peintre, le sculpteur passerait-il plus de temps à composer et à exécuter le livre, le tableau, la statue, que n'en mettraient à le lire et à les examiner ceux dont il brigue le suffrage ? Marché de dupe ! La plus hu-

miliante, la pire chose, par ce temps de commercialisme à outrance...

Des esquisses, souvent charmantes et savoureuses, certes, des indications habiles, des intentions brillantes, voilà, si les ouvriers de la plume, du pinceau, de l'ébauchoir ne reconquièrent le sens de la dignité de leur métier, ce qui constituera bientôt, presque uniquement, la production littéraire et artistique française. Nos traditions, pourtant, sont de précision, de clarté, de franchise, de réalisation achevée et fine, de perfection limpide, d'ordonnance raisonnée et consciente. De Ronsard à Flaubert, de Foucquet à Puvis de Chavannes, de Jean Goujon à Carpeaux, l'amour, le culte de la forme se continue et c'est l'orgueil de notre race d'avoir su inscrire ses idées, ses rêves, ses sensations par des moyens d'expression si divers. dans des formes aussi harmonieuses, aussi accomplies. Et voici que cette lumière du génie français est en train de s'éteindre. L'effort nécessaire pour atteindre cet idéal, les artistes d'aujourd'hui ne veulent plus

le faire; pis, ils le jugent inutile et vain. On se contente de paroles inordonnées, de notations incomplètes; aux yeux des prétendus connaisseurs, l'informe seul a du prix. « On juge avec mépris, s'écrie fort justement M. Maurice Denis — qui est bien le plus intelligent des peintres actuels mais dont je me refuse absolument à partager l'enthousiasme qu'il professe pour le monstrueux et barbare Cézanne — une œuvre d'exécution patiente : on n'admire que les ébauches et celles-là surtout dont l'invention sommaire et la facture rapide impliquent une sorte de nihilisme d'art : c'est la superstition de l'inachevé. »

Elle ne triomphe pas seulement en peinture et en sculpture, cette superstition : la littérature subit déjà ses ravages. Je pourrais, au courant de la plume, citer nombre d'ouvrages. qui au temps où vivaient Flaubert, Mérimée, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Sainte-Beuve, les Goncourt, Leconte de Lisle et Daudet, Taine, Ernest Hello et Villiers de l'Isle-Adam,

auraient été jugés bons « à mettre au cabinet » et qui trouvent actuellement auprès du public dit éclairé le meilleur accueil, pour ne pas dire plus. C'est que leur « écriture » a ce laisser-aller, ces négligences, cette imprécision, cet inachevé tant prisés aujourd'hui dans les œuvres d'art plastique; c'est que leur écriture n'est pas, pour employer l'expression courante, de l'« écriture artiste ». Il faut entendre les jeunes de ce temps parler de Flaubert, des Goncourt, de Taine, de Leconte de Lisle, pour savoir jusqu'où peut aller leur mépris de la forme. Ce n'est pas eux, soyez-en sûr, hélas ! dans la correspondance de qui, si l'avenir nous la conserve, nous retrouverons des cris de souffrance comme ceux-ci : « J'ai passé quatre heures sans pouvoir faire une phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt, j'en ai bien griffonné cent ! Quel atroce travail ! Quel ennui ! Oh ! l'art ! l'art ! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur et pourquoi ? Cela est fou de se donner tant de mal !...

J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif dans les ongles, et j'ai envie de grincer des dents !... » Pauvre grand Flaubert ! Son exemple aura été vain. La chimère enragée ne mord plus le cœur de personne : l'utilitarisme moderne lui a arraché les dents, lui a coupé les ailes. On ne meurt plus de la littérature, comme Barbey d'Aurevilly, comme Villiers de l'Isle-Adam, comme Verlaine : on en mourrait si on la concevait encore de la façon qu'ils la conçurent et la pratiquèrent. Mais on en vit et c'est tant mieux, après tout ; raison de plus pour la respecter et l'aimer et n'en pas faire le métier inférieur qu'elle est en train de devenir. Ne vaut-elle pas, pour les rayons de gloire qu'elle donne, un peu d'effort et d'abnégation, un peu de patience et de sincérité ?

« Ceux qui rendent sur chaque œuvre d'art, dit quelque part ce grand voyant d'Émerson, le verdict final, ne sont pas ces admirateurs partiaux et bruyants de la première heure ; c'est une cour d'anges

pour ainsi dire, un public incorruptible, qu'on ne peut ni flatter ni effrayer, qui décide du titre de chaque homme à la gloire. » Le suffrage des anges mérite bien quelques serrements de cœur

---

MAISONS DE RAPPORT

Je suis possédé d'une étrange manie. Dès que j'aperçois, à la porte d'une maison neuve, un de ces écriteaux dont la vue cause tant d'espérance, et aussi tant de crainte, aux milliers de pauvres humains qui, de l'aube au crépuscule, chaque jour des quatre saisons, errent à travers Paris en train de « chercher un appartement », je me sens pris de l'irrésistible désir de visiter le local vacant.

Rien ne me rebute : pas plus le danger des ascenseurs perfectionnés que le nombre des marches à gravir; pas plus — dans les « quartiers aisés » où l'on entend ces pianos qui inspirèrent à Jules Laforgue une de ses plus mélancoliques

complaintes — les regards méprisants du fonctionnaire galonné veillant au seuil des palatiales maisons de rapport que — dans les arrondissements moins élégants — la familiarité des plantureuses matrones qui gardent les immeubles où s'entassent par centaines les représentants authenthiques de la moyenne et de la petite bourgeoisie parisienne. Et j'ai monté aussi les escaliers des trop peu nombreuses bâtisses où des philanthropes bien intentionnés se piquent d'offrir au peuple des logements économiques, hygiéniques et aménagés selon les meilleurs principes de l'art sanitaire et décoratif.

Au cours de ces promenades et de ces escalades, j'ai pu me faire quelques idées nettes et peut-être exactes, sur la façon de se loger de mes contemporains. Je dis la façon et non pas les façons, car dans un pays aussi égalitaire que le nôtre il ne saurait exister plusieurs manières de se loger. D'abord l'État, notre maître à tous, ne le tolérerait point; puis, y condescendrait-il que les lois de l'imitation promul-

guées par le regretté Gabriel Tarde s'y opposeraient victorieusement. Le progrès l'exige : il faut s'incliner.

Admirons donc, d'abord, l'admirable docilité avec laquelle tant de gens s'accommodent d'être logés à la même enseigne, d'habiter d'identiques pièces blanches avec des fenêtres à petits carreaux et des portes idem, empilées les unes au-dessus des autres, salle à manger sur salle à manger, salon sur salon, chambre à coucher sur chambre à coucher, w.-c., sur w.-c. ; ainsi de suite, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sixième étage. De l'Étoile à Ménilmontant, de la Bastille à Grenelle, de Montparnasse à Montmartre, du loyer de vingt mille francs l'an au loyer de cent francs par terme, à peu de chose près, il en va partout de même. Et tout est blanc, si blanc, si blanc ! et tout est Louis XV, si Louis XV, si Louis XV ! Et que de corniches et que de moulures, et que de murs divisés en panneaux par des baguettes de plâtres, et que de rosaces au centre des plafonds, et que de prétendus bow-windows avec des vitraux

d'art où d'encore plus petits carreaux, et que de pièces, ainsi ornées, ainsi décorées — fraîchement, c'est le cas de le dire, de tout ce blanc glacial, de tout ce blanc de fromage à la crème ! — qui vous ont l'air solennel et luxueux et confortable, et où il est impossible de placer un meuble, et qui ne se peuvent meubler que de tapis, de rideaux et de sièges, comme les salons d'attente des gares ou des grandes administrations. Oui, des séries de salles d'attente, voilà bien ce que sont les appartements d'aujourd'hui, les « vraiment modernes » appartements qu'habitent les agités, les fiévreux, les « en attente » de ce début du vingtième siècle, dont les débuts contiennent tant de promesses !

Oh ! les mensonges des écriteaux, le leurre des pancartes prometteuses de luxe et de confort, la duperie des façades auxquelles on les accroche ! Que d'illusions perdues rien qu'à vous explorer, « superbes appartements avec galerie, grands et petits salons, salles de bains, chauffage à la vapeur, monte-charge, etc., etc. », que de

rêves envolés rien qu'à donner un regard sur ce qui se dissimule derrière ces murailles surchargées de colonnes, de frontons, de consoles, de corniches inutiles, d'attributs, de trophées, de guirlandes, de femmes plus ou moins nues, sous ces combles fastueux, sous ces coupoles aux formes incohérentes qui font l'orgueil des maisons de rapport du dernier bateau architectural !

S'il est vrai, comme le prétendent les esthéticiens, que l'architecture est, de tous les arts, celui dont les relations sont nécessairement les plus étroites et les plus directes avec les mœurs, quelles sont donc les mœurs qui ont donné naissance à l'architecture actuelle, qui ont fait pousser du sol parisien où fleurirent jadis tant de délicats chefs-d'œuvre de mesure, de grâce, d'élégance, ces monstrueux, vaniteux et hyperboliques immeubles ? Le tableau de la vie contemporaine que nous met quotidiennement sous les yeux certaine catégorie de romans et de pièces de théâtre serait-il exact et faudrait-il tenir pour

véridiques les peintures que l'on nous y présente sans cesse de la société française d'aujourd'hui comme d'une société hystérique, en fièvre permanente de jouir et de paraître, insouciante de l'avenir, ayant perdu tout idéal, présentant en un mot tous les symptômes de la décomposition prochaine ? On voudrait en douter.

Doutons-en donc, mais continuons de « visiter » des appartements à la mode. Je les disais tous pareils ; et, ma foi, presque ! Leur seule différence est due aux matériaux employés pour bâtir et décorer les maisons à loyers élevés et celles à loyers moyens et à petits loyers. Ici, de vraie pierre, de vrai marbre, de vrai bois, et encore ! — là, du simili, du toc, du trompe-l'œil, toute la fausseté des staffs, des carton-pâtes, des papiers peints imitant le cretonne, le cuir, la soie, sur des cloisons si minces, sous des plafonds si légers que du haut au bas de la bâtisse on s'entend respirer...

Quant au plan, à la distribution, ils sont à peu de chose près les mêmes par-

tout; conçus d'abord pour flatter l'amour propre du bailleur, pour chatouiller son instinct de « paraître », au détriment de tout ce qui constitue l'agrément d'un logis, le charme, le véritable confort d'un foyer, de tout ce qui fait que l'on s'attache aux murailles entre lesquelles on habite, entre lesquelles on est heureux... ou malheureux. Ah ! je comprends que l'on déménage si souvent de nos jours et que le vœu du poète :

Naître, vivre et mourir dans la même maison,

n'éveille plus dans notre sensibilité que le souvenir d'un autrefois aboli ou l'évocation d'un idéal irréalisable !

Les architectes de jadis excellaient à inscrire dans un plan des pièces proportionnées les unes aux autres, selon leur destination, selon leur rôle domestique; ils les groupaient logiquement et préféraient l'utile au superflu, la commodité au faux luxe, l'imprévu à la symétrie quand même; ils s'efforçaient de ne percer de portes et de fenêtres que là où elles étaient néces-

saires et subordonnaient leurs dimensions à l'importance des pièces qu'elles devaient desservir ou éclairer; ils avaient le sens de la mesure et de la simplicité ; et, sans parler de ces adorables demeures bourgeoises du dix-septième et du dix-huitième siècle, dont on trouve encore des spécimens tant à Paris que dans la province française, je connais des « maisons de rapport » du commencement du dix-neuvième siècle, même de l'époque tant méprisée du bon roi Louis-Philippe, autrement logeables, comme on dit, que les prétentieuses « boîtes à loyer » d'aujourd'hui. On y peut vivre commodément, selon sa guise et les aménager selon son goût, sans être contraint à la domination de ce style pseudo-moderne et de ses pâtisseries plafonnantes et murales, de ces trop larges portes, de ces trop vastes baies garnies de glaces, de ces cheminées pompeuses, de ces fenêtres uniformément trop grandes qui font pénétrer dans toutes les pièces, quelque soit leur cube, une lumière monotone et excessive.

Cela, je le sais, est démodé, et nulle personne élégante ne consentirait à les habiter, ces appartements discrets et charmants; on souffre, on rougit de le faire, quand les circonstances nous y contraignent, comme d'une humiliante difformité, en aspirant au jour où il sera possible, enfin, de s'installer dans une maison « moderne ».

Ainsi l'ordonne la loi du progrès, du sacro-saint progrès au nom duquel on détruit nos meilleures traditions, celles qui firent la vie française si plaisante et si douce à vivre. Avec quelle joie féroce, non, pas même, avec quelle inconscience nous nous acharnons contre nous-mêmes, contre nos traditions, contre notre passé ! Nous n'aimons plus que le clinquant, le bruit, les extériorités violentes, les gestes brutaux; le goût français, naguère encore si raffiné, si délicat, se vulgarise comme à plaisir.

Voilà de bien grands mots, s'écriera-t-on, à propos de bien petites choses! et les sceptiques de sourire, ceux qui doutent

de tout de peur de paraître ridicules en ayant l'air de croire à quelque chose. N'importe, on ne peut se défendre d'un sentiment de mélancolie devant la disparition si rapide de tout le charme, de toutes les grâces, de toutes les délicatesses de notre vie sociale. L'esbroufe, ou le bluff, comme on voudra, a remplacé l'élégance fine, le luxe de bon aloi, le confort bien entendu dont nous possédions, il n'y a pas si longtemps de cela, le secret. « Vanité à tous les étages », je lis ces mots inscrits au seuil de toutes les bâtisses récentes, d'où l'intimité est proscrite.

L'intimité, cette atmosphère de bien-être moral, de quant-à-soi, le sentiment de se sentir à l'abri des choses extérieures dans un décor en conformité avec ses goûts personnels, ses traditions familiales, le don d'individualiser les lieux où l'on passe sa vie, — l'homme moderne ne paraît guère s'en soucier. Comment créer aujourd'hui, dans ces appartements-salles d'attente, ces coins de silence, de recueillement, de lumière discrète où remuer, aux

heures de tristesse, ses souvenirs, où rêver au passé, où se blottir contre un cœur fidèle aux minutes de découragement et de souffrance, où pleurer de joie quand trop de bonheur vous inonde l'être ? La misère, alors, des décors conventionnels et obligatoires où l'on est condamné à vivre se révèle, et surtout leur banalité.

Ah ! pauvre époque d'utilitarisme à outrance que la nôtre, de frénésie stérile, de fol orgueil, si tu ne sais plus édifier les tours du sommet desquelles les hommes puissent s'abreuver de l'air vivifiant de l'idéal — ces tours sans ascenseur des cathédrales et des maisons communes où l'on ne peut se hisser qu'au prix d'un effort conscient et volontaire ! — apprends, du moins, à bâtir, comme Solness, des « demeures où les hommes puissent abriter leurs foyers » !

LA FOIRE AUX VANITÉS

La vanité est bien le plus gros péché de l'homme moderne et particulièrement de l'artiste moderne, quel que soit l'art qu'il pratique.

Poète ou sculpteur, peintre ou auteur dramatique, musicien ou romancier, on ne peut lui adresser la plus légère critique sans qu'aussitôt — cent faits sont là pour le prouver — il vous dépêche des témoins ou un exploit d'huissier.

Je connais un écrivain d'art qui, pour s'être permis de ne pas admirer en bloc les sept mille toiles du dernier Salon des Indépendants, a reçu vingt lettres d'insulte, anonymes, et l'on m'a raconté qu'un autre, parce qu'il avait eu l'audace de

contester le génie de je ne sais quel syndicat de rapins en *iste*, s'est vu conspuer par eux et sur le point d'être passé à tabac, comme un simple renard, à l'issue d'un banquet dont les fumées ne sont peut-être pas encore dissipées.

En ce qui concerne l'auteur dramatique, la chose est plus grave. Ce n'est pas seulement à lui que vous aurez affaire, s'il vous a plu d'écrire franchement ce que vous pensez de son œuvre : l'entrepreneur de spectacles surgit, épousant sa querelle, afin de mieux démontrer qu'il ne s'agit point ici, mais point du tout, de ce que certains esprits rétrogrades continuent bien à tort d'appeler l'art, mais tout uniment de commerce. On le savait, hélas !

Au train, donc, dont vont les choses, je ne vois pas pourquoi l'éditeur littéraire ou musical n'interviendrait pas, ne poursuivrait pas devant les tribunaux quiconque aura commis le crime de déclarer, par exemple, que le dernier roman de M. X..., tout lauréat qu'il soit de l'Académie Gon-

court ou de la *Vie Heureuse*, fourmille de fautes de français, ou que la dernière partition de M. Y... est l'ouvrage d'un musicien à qui Beethoven et Wagner demeurent supérieurs; et je ne vois non plus pourquoi, sitôt que la chose sera entrée, comme on dit, dans les mœurs — et il est hors de doute qu'elle ne tardera pas à y entrer! — le marchand de tableaux et le tenancier de galerie, qui vendent de l'art comme on vend de la limonade, en agiraient autrement à l'égard du critique coupable d'avoir prétendu que les toiles du peintre Z... ne sont que des barbouillages de canaque alcoolique auxquelles il convient décidément de préférer *les Disciples d'Emmaüs*, de Rembrandt, ou *le Parnasse* et *l'École d'Athènes*, de Raphaël. N'est-il pas évident, en effet, puisqu'il n'est question ici que de commerce, qu'en affirmant cela le critique a pu nuire à l'écoulement de leur marchandise ? Et, puisque je n'ai pas le droit d'écrire que le Chocolat de la Lune ou le Kina du Soleil sont d'affreuses drogues, tout démontre que je n'ai pas davan-

tage celui d'écrire que la pièce de M. X..., le roman de M. Y..., le tableau de M. Z..., est une mauvaise pièce, un piètre roman, un infâme tableau ? La commercialisation, l'industrialisation de l'art, devaient nous conduire là, et nous y ont conduits.

La vanité de l'artiste, son impatience de parvenir, sa folie de réclame : voilà les causes premières d'un état de choses qui ne fera que s'aggraver. Il est des gens au cœur assez léger pour en sourire ; j'en connais beaucoup qui ont plutôt envie d'en pleurer. Par envie, dira-t-on. La formule est connue ; c'est avec elle que l'on ferme la bouche de ceux (il y a en encore, heureusement) qui ont de l'art et de la littérature une conception moins commerciale et estiment que le métier de peindre ou d'écrire comporte de plus pures et plus hautes joies, ne serait-ce que l'intime satisfaction de l'effort accompli librement, sans autre souci que de faire du mieux que l'on peut ce qu'une mystérieuse nécessité nous contraint, pour ainsi dire, à faire ; ne serait-ce que le tourment délicieux de la

perfection toujours poursuivie et jamais atteinte et le voluptueux supplice d'exprimer ce que l'on a vu, ce que l'on a senti, ce que l'on a pensé. Du plus noble des métiers, ils ont fait le plus bas et le plus vil. Quoi d'étonnant que si nombreux soient ceux qui le pratiquent ! Quoi d'étonnant qu'ils mettent, à l'exercer, si peu d'amour ! Ils bâclent leurs tableaux, leurs livres et leurs pièces, n'ayant de préoccupation que du succès matériel qu'ils sont susceptibles de leur rapporter, et ils voudraient qu'on les jugeât comme des œuvres fortement méditées et senties, composées et pensées comme de véritables œuvres d'art, alors qu'ils n'en sont que la singerie.

Permettez-vous une réserve ; ils s'offensent et se rebiffent. Osez leur dire leurs vérités, ils vous insultent et vous traînent au prétoire. Ils jouent le pur artiste méconnu ; ils vous accusent de perfidie, de jalousie, de trahison et d'avoir outrepassé les droits de la critique. Que serait-ce alors si vous aviez dénoncé les

tripotages et les marchandages auxquels ils se livrent quotidiennement — qui ne le sait ? — pour assurer la prospérité de leur petit commerce et la suprématie de leur marque de fabrique ? Prêtez l'oreille aux bruits qui courent les salles de rédaction, les coulisses des théâtres et l'arrière-boutique des marchands de tableaux, et vous apprendrez comment il se fait que les pièces de M. X... n'ont jamais moins de cent représentations et pourquoi M. Y... qui n'a jamais eu que des fours, se voit sollicité à chaque saison par les directeurs de théâtre avides de le jouer, et comment il se fait aussi que les tableaux de M. Z... qui ne valent pas la pièce de cent sous, atteignent les prix qu'ils atteignent.

Et ne vous étonnez pas ensuite de l'infériorité de la production artistique d'aujourd'hui, surtout au point de vue de la forme : art de primaires, littérature de primaires, exécutés à la hâte, en vue de satisfaire un public de primaires de plus en plus exigeant et de plus en plus incapable de sentir ou de comprendre la vraie

beauté. La décadence du respect et de l'amour de la forme chez l'artiste — parce que la forme suppose et exige l'effort — n'est-elle pas incontestable à l'heure présente, non seulement dans les arts d'expression plastique, mais dans ceux d'expression verbale ? Tout se tient et les mœurs artistiques subissent l'influence des mœurs politiques et des mœurs sociales. Que partout et en tout l'on sabote, rien n'est plus naturel. Le peintre ne met pas plus de temps ni de conscience à peindre un tableau, le musicien à composer un drame lyrique, l'auteur dramatique à écrire une pièce, le romancier à finir un roman que le député à faire une loi, et la vanité des uns comme des autres, et la vanité du public, qui n'a plus le sentiment d'aucune hiérarchie d'aucune sorte, puisqu'il sait lire et compter et voter, et qui se refuse à subir aucune autorité intellectuelle et morale, et toutes ces vanités sont satisfaites. Et parmi le brouhaha de la foire, comme autour de la tribune, c'est à qui parlera le plus haut, à qui bluffera, à qui

surenchérira le plus effrontément, que va l'admiration des foules. Il est grand temps qu'une élite se reforme : plus elle y tardera, plus pénible sera sa tâche, plus difficile son succès.

VIENT DE PARAITRE

"GRIBICHE" ET LA CRITIQUE

(EXTRAITS)

Gribiche est un livre exquis d'un parisianisme qui n'exclut pas une très douce philosophie.

(COMŒDIA.)

De tous les romans d'observation humoristique, on n'en trouverait guère qu'on pût comparer à *Gribiche*, le dernier livre de M. P.-A. Schayé. C'est l'étude la plus férocement gaie que nous ayons lue depuis longtemps.

(PARIS-JOURNAL.)

Gribiche, voilà sans doute un joli nom pour une petite femme, et prometteur d'aventures sans larmes : il s'inscrit dans une couronne fleurie, sur la couverture d'un roman que M. Paul-Adrien Schayé vient de publier à la librairie Ollendorff.

(LE FIGARO).

Nos lecteurs y retrouveront la manière spirituelle et charmante de l'auteur du *Journal de Cloud Barbant neurasthénique*.

(GIL-BLAS.)

L'auteur de ce livre a une sorte d'inquiétude, une recherche naturelle de l'étrange, du rare et du difficile.

(PARIS-MIDI.)

C'est un livre qui paraît écrit par badinage et où il y a bien du talent. Beaucoup de gaîté sur un fond très amer.

(CRI DE PARIS.)

LA MODE ET LE STYLE

Il faudrait être étrangement peu clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que dans toutes les branches de la production artistique, le souci de la perfection, l'amour du beau métier, le respect des conditions et des exigences essentielles de chaque forme d'art, de tout ce qui constitue, en un mot, et la dignité de l'artiste et la possibilité de durée d'une création humaine, est en train de disparaître; et c'est grande pitié.

On ne supprime pas impunément de l'exécution, de la mise au point d'une idée, plastique ou littéraire, toutes les difficultés techniques. Les vaincre faisait autrefois l'orgueil de l'artisan et de l'artiste,

du poète et du prosateur; chacun, autrefois, mettait à l'accomplissement de sa tâche, si humble fût-elle, toute sa science et toute sa conscience... Hélas! il suffit aujourd'hui qu'on les tourne, ces difficultés, pour avoir droit aux suffrages d'une critique chaque jour plus indulgente et moins pénétrée de l'importance de sa mission. Chacun, en effet, ne poursuit qu'un but : suivre la Mode et, s'il le peut, la devancer ; or, la Mode est l'ennemie déclarée du Style. Le propre de la Mode est d'être éphémère ; le propre du Style, de viser l'éternité. Atteindre au Style devrait être l'idéal de tout ouvrier d'art. Mais le Style, que Gavarni définit avec tant de bonheur « la tension de l'entendement vers l'idéalité », le Style exige un esprit de sacrifice, une acceptation des disciplines traditionnelles, un goût de l'effort méthodique et délibéré, un recueillement, qui s'accommodent mal de la hâte avec laquelle on produit maintenant; et l'on préfère courir au plus facile, et suivre la Mode.

Allez aux Indépendants, lisez certains

livres qu'une réclame savamment organisée essaie de nous imposer comme des chefs-d'œuvre ; rappelez-vous ce que l'on exigeait, il n'y a pas encore si longtemps, d'un ouvrage de peinture, de sculpture, de littérature, avant de lui appliquer les épithètes dont on décore à présent les productions les plus insignifiantes et les plus médiocres, et vous mesurerez le chemin parcouru sur la pente qui mène à l'anarchie et à la barbarie, et vous ne pourrez dompter la tristesse de voir tant de prétention unie à tant d'ignorance, tant de désordre, un tel débordement d'incohérence, de vanité, de folie. La Mode le veut ainsi ; il n'y a qu'à s'incliner.

La Mode ordonne ; n'essayez pas de lui résister ; on vous traitera de trouble-fête et de vielle barbe, on vous accusera de vouloir enrayer la marche du Progrès sacro-saint, de chercher à entraver le libre développement de la liberté humaine... Que sais-je encore ? On vous collera au dos l'étiquette de réacteur ! Ne vous avisez surtout pas, écœuré par les excès d'en-

thousiasme où se portent, pour écouler leur marchandise, les « modistes » d'aujourd'hui, ne vous avisez surtout pas de faire appel aux chefs-d'œuvre et aux maîtres du passé... on aura vite fait de vous fermer... la bouche en nommant n'importe quel barbouilleur de toile, n'importe quel tripoteur de plastiline, n'importe quel manœuvre de lettres qui ne sait ni l'orthographe, ni la syntaxe de notre langue. Saboter, à l'heure actuelle, c'est un brevet de génie. Vive la Mode ! A bas le Style.

Les femmes, jusqu'à ces derniers temps, semblaient avoir conservé, jusqu'à un certain point, à travers toutes les excentricités et toutes les extravagances de la Mode, le sens du Style, et l'histoire de la Mode française restait étroitement liée à l'histoire du goût français. Même quand elles empruntaient à l'étranger, elles savaient donner d'instinct à leurs emprunts un caractère propre, une élégance, un charme personnels.

Dans la décoration de nos intérieurs, la Mode aussi fait ses ravages. Une poly-

chromie violente tend à remplacer les tonalités amorties, les harmonies rompues qui s'accordaient si bien aux raffinements discrets, à l'élégance en demi-teinte, à la réserve, à la tenue de notre vie sociale. Il se peut que cela constitue de piquants et curieux décors de fête, que cela prête à d'amusants effets... mais je me refuse à croire que jamais cela puisse convenir pour créer l'atmosphère d'intimité vraie, de recueillement, de silence où des êtres normaux aiment à vivre, où des êtres normaux pourront avoir à souffrir et à pleurer. Parmi ces cacophonies de tonalités outrancières,il faut hausser la voix pour se faire entendre... Avez-vous remarqué comme partout, d'ailleurs, l'on parle fort aujourd'hui, comme à propos de tout l'on se plaît aujourd'hui à ne dire que des paroles excessives. Là, encore, la notion de la nuance s'est perdue. La Mode ordonne : il faut lui obéir.

Pendant ce temps, je le répète, le goût, le sens, la compréhension du Style s'atrophient. Nul artiste, bientôt, nul écrivain n'y

visera plus, puisqu'il n'existera plus de public pour y être sensible. Et de même que, par suite de l'affaiblissement des études classiques, par suite, aussi, de la disparition de l'esprit religieux, la plupart des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture qui peuplent les musées et les églises ne pourront plus être compris que par une élite de plus en plus restreinte, de même le nombre d'esprits capables d'apprécier les réelles beautés de forme d'un ouvrage d'art ne cessera de diminuer. Serait-ce un si grand mal ? On en vient, en présence des enthousiasmes désordonnés, des admirations inconscientes que provoquent certaines productions contemporaines, on en vient, non sans mélancolie, à se le demander...

UN PETIT PRODIGE

L'on m'a fait, hier, l'honneur de me présenter à notre tout dernier petit prodige.

Rassurez-vous : ce n'est ni de M. Maurice Rostand, ni de M. Jean Cocteau qu'il s'agit; voici longtemps déjà qu'ils ont cessé d'être prodigieux.

Mon petit prodige, à moi, n'a pas encore atteint à la grande notoriété. Un peu de patience : il la connaîtra bientôt. Il s'y prépare... et on l'y prépare. Dans les milieux spéciaux où se fabrique cette espèce d'articles de Paris, on commence à parler de lui, de sa personne, de la façon dont il s'habille et de celle dont il se meuble, de ses œuvres, surtout de ses œuvres fu-

tures, de tout son génie enfin, sur le mode le plus mineur. Il faut voir, sitôt qu'on prononce devant elles son nom, se trémousser et se pâmer les dames vêtues à la persane qui sont en train de le couver! Les aigrettes, les piquets de plumes des turbans s'agitent, les gorges émues se soulèvent haletantes sous les voiles de gaze d'or, les jolis pieds se cambrent amoureusement au bord des robes étroites. Qui oserait émettre un doute, en voyant cela, sur l'avenir de leur protégé?

Quant à lui, il a cet air à la fois naïf et impertinent, satisfait et déçu, agressif et flatteur, qui, psychologiquement, me paraît assez bien équivaloir aux tonalités acides des toilettes qu'elles portent et des intérieurs qu'elles habitent. Et il est poète, musicien, peintre, sculpteur... et homme du monde, jusqu'au bout de ses ongles qu'il entretient légèrement teintés de rose, oh! de quel rose ineffable!

Les formalités de ma présentation achevées, le petit prodige m'entraîna dans un coin du vaste hall où elle venait d'avoir

lieu et m'ouvrit tout son grand cœur.

— J'aurais pu, me dit-il, faire une fortune dans l'industrie où se sont illustrés mon père et mon grand-père... je n'avais qu'à vouloir... je n'ai pas voulu ; j'ai préféré tout sacrifier à l'Art, à l'*Art*... oui, à l'ART. J'aime mieux une vie misérable, une vie de lutte, de déboires, de tourments... (d'ailleurs, soit dit en passant, je suis riche, ce qui m'évitera d'attendre trop longtemps la consécration du succès et, par suite, les mille vilenies de tout ordre où je vois tant de nos confrères s'abaisser pour la conquérir). Ainsi, n'allez pas me croire disposé à suivre l'exemple que me donnent chaque jour des gens de ma condition et de mes goûts : entretenir des revues de jeunes pour qu'on y chante mes louanges, payer des échos dans les journaux mondains, faire publier mon portrait contre espèces sonnantes dans les illustrés à la mode. Ces moyens de parvenir me donnent la nausée. Mieux vaut avoir des disciples ! Que dites-vous ?

— Je ne dis rien.

— Vous n'imaginez pas comme il est facile d'avoir des disciples. Toutes les personnes que vous voyez là, ces délicieuses jeunes femmes, ces charmants jeunes hommes qui nous entourent, sont mes disciples. Ah ! la douce, la sublime joie de se savoir aimé, de se sentir compris ! L'on travaille alors dans l'ivresse !...

— Vous travaillez beaucoup ?

— Beaucoup. J'ai une facilité infinie, oui, infinie, des dons d'assimilation incomparables. Pour le moment, je me contente d'imiter les autres ; je n'aurais point déjà de si nombreux admirateurs si je faisais différemment... plus tard, nous verrons...

Il s'interrompit, comme craignant d'avoir été trop loin ; puis, avec la plus exquise ingénuité :

— Quand je dis que je me contente d'imiter les autres, j'ai tort ; pour parler net, je les démarque. J'ai une manière de les démarquer si personnelle, si originale, si complexe — oui, c'est bien le mot — si complexe, que je défie n'importe qui

d'y voir goutte. En poésie, par exemple, je suis parvenu, en empruntant à Francis Jammes, à Henri de Régnier, à Mme de Noailles, à Verhaeren, à Francis Vielé-Griffin, à d'autres moins célèbres, certains jeux d'images, certains effets de rythme, certaines idées et en les combinant, je suis parvenu à produire quelque chose d'infiniment savoureux, auprès de quoi leurs authentiques poèmes paraissent fades, vides et, j'ose le dire, démodés. En musique, en peinture, en sculpture, j'opère de même. Chez Miss Y..., l'autre soir, l'exécution de mon premier quatuor a provoqué un enthousiasme indescriptible, et l'exposition de mes dernières peintures et cires perdues dans les serres de la princesse Z... m'a valu des éloges dont ma modestie aurait pu souffrir si je ne les avais sentis si mérités.

— Et... quand permettrez-vous au grand public de prendre contact avec votre... génie ?

— Dans quelques mois, ou dans quelques années. Je n'ai aucune impatience de

la gloire. Ainsi, tenez, le lendemain de la soirée chez Miss Y..., quarante reporters et deux cents photographes se sont rués à ma porte; je les y ai laissés. Ah! ce n'est pas moi, je vous le jure, que l'on verra jamais parader dans les halls des *Gigantic* et des *Atlantic* pour satisfaire la curiosité des snobs cosmopolites: ce genre de publicité me répugne. Non, le jour où il me plaira d'être glorieux, j'emploierai d'autres procédés. Vous verrez... vous verrez. L'art de la réclame en est encore chez nous au balbutiement; voilà pourquoi la réclame rapporte si peu. Là encore, il y a tout à faire. J'ai de grands projets, je vous les communiquerai un jour. N'est-ce pas pitié, en effet, de voir tant de beaux efforts littéraires et artistiques n'être que des valeurs commerciales presque négatives? Qu'un Verlaine meure dans la misère, alors qu'un fabricant de pneumatiques ou de chocolat mène un train de roi, n'est-ce pas révoltant? Par bonheur, les générations nouvelles semblent disposées à ne plus souffrir que de pareilles injustices se produisent. Avez-

vous lu les préceptes que M. Henri Allorge a extraits des réponses qu'il a reçues à son enquête dans la *Renaissance contemporaine*, sur la situation matérielle des jeunes écrivains, leurs ambitions, leur idéal? « Être débrouillard! Se faire de belles relations! Avoir de la chance! » s'écrient-ils tous. Ah! comme ils ont raison! Voilà, vraiment, ce qui importe. Le succès compte seul. Citez-moi un artiste, un écrivain à succès dont le critique, même le plus sévère, ose, à l'heure actuelle, nier le talent. Jadis, peut-être, cela se pouvait, cela se faisait... parce que jadis le critique avait une doctrine, croyait à quelque chose, avait la foi... Mais aujourd'hui! Eh! je voudrais bien voir que quelqu'un se permît, en les éreintant, de nuire à la valeur commerciale de mes poèmes ou de mes tableaux! Je n'aurais pas la sottise, moi, de lui envoyer mes témoins... je lui demanderais des dommages-intérêts... N'ai-je pas raison?

— Entièrement raison, et je vous admire; vous irez loin...

— J'en suis sûr.

Et le petit prodige, d'un geste délicatement dominateur, me fit comprendre que notre entretien était terminé, et rejoignit ses disciples.

JURYS ET JURY

L'histoire de ce prétendu collectionneur de tableaux qui, depuis des années, achetait à divers peintres des toiles au bas desquelles il remplaçait par la sienne leur signature, pour les exposer ensuite au Salon des Artistes français, n'est pas seulement piquante à cause des révélations qu'elle nous apporte sur la façon dont certains « amateurs », vraiment dignes, on le voit, de ce titre, pratiquent de nos jours le mécénisme.. On pourrait dire désormais le *quittnerisme*. Les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les musiciens considérés par les gens de métier comme d'authentiques professionnels sont, en effet, plus nombreux qu'on ne croit qui,

pour employer une expression familière, ne fichent pas un clou aux romans et aux poèmes, aux comédies et aux tragédies, aux mélodies et aux drames plus ou moins musicaux qui, cependant, leur servent à se tailler, en exploitant le talent des autres, des situations fort enviables et, parfois, de vrais succès.

Cette histoire éclaire aussi d'un jour nouveau — pour le grand public, du moins, qui garde encore tant d'illusions sur les artistes — le fonctionnement des jurys, d'admission ou de récompense, des grandes sociétés artistiques, printanières ou autres.

On a beaucoup ri naguère de cette farce de rapins envoyant au Salon des Indépendants une toile signée du nom de Boronali et qui avait été peinte avec la queue d'un âne en guise de pinceau. La présente aventure des peintres protégés par l'excellent M. Quittner est autrement plaisante et autrement significative « Ni jury, ni récompenses », telle est la devise des Indépendants; mais la société des Artistes

français s'honore de posséder un jury, et un jury comme il y en a peu, un vrai jury, un jury de tout repos, à la tête duquel figurent les membres les plus illustres de l'Académie des Beaux-Arts, les représentants les plus autorisés, les plus, si j'ose dire, « d'utilité publique » de l'art officiel, du Grand Art, et nul n'ignore quelle importance l'on attache, dans les milieux artistiques, au fait que l'œuvre d'un exposant a été jugée par ce collège de pontifes digne d'une récompense, tout comme une boîte de petits pois stérilisés ou un pain de savon ultra-hygiénique.

Or, il se trouve que certain des protégés du généreux M. Quittner n'avait jamais eu la bonne fortune de vaincre la sévérité de ces juges et que les portes du Salon étaient obstinément demeurées closes devant lui. Pendant ce temps, son actif et scrupuleux mécène réussissait — ah ! comme j'aimerais savoir comment! — non seulement à faire accepter par les mêmes cerbères les toiles refusées de M. Bucas, mais à leur faire attribuer je ne sais quelles

médailles de quelle catégorie et de quel métal: argent, pain d'épices ou sucre d'orge estampé; et M. Quittner avait fini, ainsi, par se créer une notoriété du meilleur aloi. Quel dommage qu'il n'ait pas été Français! nous l'aurions peut-être vu quelque jour s'asseoir à l'Institut entre M. Cormon et M. Gabriel Ferrier.

A quoi servent donc, s'écriera-t-on, les jurys, et quelle garantie reste-t-il aux artistes et au public, si de pareilles choses peuvent couramment se produire ? Et l'on en va profiter pour attaquer une fois de plus cette institution ridicule et parfaitement inutile du jury. Et l'on aura raison, et l'on aura tort.

L'on aura raison. L'absence absolue de responsabilité sur laquelle repose l'institution du jury est, d'abord, souverainement immorale, et elle apparaît révoltante quand on sait comment se déroulent ses opérations. Un tribunal correctionnel ne met pas moins de rapidité et de négligence à distribuer, au début de chaque audience, quelques siècles de prison à de pauvres

diables qui ne se doutent même pas de quoi ils sont accusés, que les membres d'un jury de peinture à refuser ou à accepter les tableaux qu'on leur présente. Et allez donc ! Plus vite que ça va, plus tôt que c'est fini ; et cela se comprend fort bien.

Cela se comprend d'autant mieux qu'aucune communauté d'idéal ne relie ces hommes ; qu'aucuns liens de doctrine ne les rapprochent ; qu'ils ne songent les uns et les autres qu'à défendre leurs intérêts, leurs situations acquises ; que s'il est une chose qui les laisse indifférents, ce sont bien les questions d'esthétique ; qu'ils sont, enfin, des loups les uns pour les autres, uniquement préoccupés de questions de personnes, en un mot, de politique. Quoi d'étonnant, alors, qu'ils refusent les toiles de M. Bucas quand elles ne sont pas signées par M. Quittner ? Les Bucas et les Quittner, tout talent mis à part, sont légion...

Et en attaquant l'institution du jury, l'on aura tort, car le principe du jury est excellent. Je rêve de jurys composés de

trois, cinq personnes au plus, d'un jury de saints... ou de héros, ou, pour parler plus pratiquement, d'hommes ayant le courage de leurs opinions, ayant la foi en leurs idéaux— qu'importe que ces idéaux soient différents ! — décidés à assumer toutes les responsabilités de leur mission et, disons-le aussi, toutes les fatigues de leur tâche. Quels services un jury ainsi constitué pourrait rendre à l'art et aux vrais artistes, par le temps d'anarchie et de sabotage où nous vivons ! Il pourrait redonner à l'art qui se prostitue aussi effrontément que possible sa dignité, son honneur, sa santé. Mais qui voudrait aujourd'hui se soumettre au jugement de trois ou cinq juges irréprochables, en matière d'art ? Personne, personne.

Tant pis pour les artistes : ils finiront par s'aliéner les sympathies de tous ; ils finiraient, ayant rabaissé l'art au niveau du plus bas des métiers, par tuer l'art s'il n'était éternel, comme la lumière et comme la vie.

L'on m'a cité l'autre jour le mot char-

mant d'une Américaine venue à Paris pour apprendre en quinze leçons la peinture, ou ce que l'on continue, par habitude, de nommer ainsi.

— Quel atelier fréquentez-vous ? lui demandait-on.

— J'ai travaillé d'abord chez X..., puis chez Y..., puis chez Z..., répondit-elle, mais pas longtemps... c'était trop difficile. Mais je suis enchantée, oh ! oui, tout à fait enchantée... maintenant, je vais chez M. Matisse... et c'est bien plus facile, oh ! oui, très facile... très facile... très facile.

Je doute fort que cette charmante personne approuve la formation du jury idéal dont je viens de parler...

L'ART ET LE MUSCLE

J'ai acquis par hasard, récemment, sur un sujet qui, sans être de première importance, mérite cependant que l'on y prête l'esprit, des lumières dont je voudrais vous faire profiter... à moins que vous n'en sachiez autant que moi déjà : auquel cas je n'aurai plus qu'à m'excuser auprès de vous de ma présomption.

Voici. Il paraît que le « style » mobilier et décoratif, aux formes massives et pesantes, aux colorations violentes et brutales qui fait fureur en ce moment dans certains milieux bien parisiens, c'est aux prophètes de la Renaissance Physique, aux apôtres de la Religion du Muscle, ou, pour parler plus simplement aux « spor-

tifs » que nous en sommes redevables. Cela vous étonne? cela vous flanque, comme on dit, un coup dans l'estomac, car vous ne vous attendiez guère à voir le Muscle en cette affaire ? C'est ainsi, cependant ; le fait est là ; il n'y a qu'à s'incliner : vos airs ahuris n'y changeront rien ! Laissez-moi plutôt essayer de reconstituer pour vous la démonstration qui m'a été fournie de ce problème d'esthétique par un amateur de boxe de mes amis, garçon très cultivé d'ailleurs et écrivain fort agréablement doué.

— Nous autres sportifs, prononça-t-il avec cette tranquille assurance des gens qui se savent les plus forts, nous autres sportifs, nous avons envers l'époque à laquelle nous appartenons une mission à remplir. Une grande mission. Nous représentons la santé, la force, la vie. Vous étiez affadis, nous venons vous tonifier; nous sommes des tonificateurs. Vous languissiez, nous venons vous stimuler; nous sommes des stimulateurs. Vous êtes des faibles, nous venons vous apporter des

énergies nouvelles ; nous sommes des régénérateurs. Vous êtes des civilisés, des raffinés, des byzantins ; nous sommes des barbares. Des barbares conscients et organisés. Des barbares ! Ah ! le beau mot! Des barbares ! c'est-à-dire des imaginations vierges et libres, des sens sains, des forces normales avides de se dépenser normalement et violemment ! Ah ! la violence, quelle merveilleuse chose !

Je le regardai avec inquiétude.

— Vous ne devinez pas, continua-t-il, où je veux en venir ? A ceci, concernant ce qui nous occupe : que nous ne voulons ou plutôt que nous ne pouvons plus vivre dans les décors éteints, patinés et usés par e temps, des styles d'autrefois, que nous avons besoin d'avoir autour de nous des objets usuels et décoratifs qui soient comme un prolongement, une extériorisation, une matérialisation de notre idéal. Quand, après une heure d'exercices physiques, de gymnastique, de boxe, suivie d'une douche glacée, nous rentrons chez nous, comment voulez-vous que nous

puissions trouver de l'agrément aux fadeurs et aux mièvreries de forme et de coloration des meubles, des étoffes, des bibelots de jadis ? Comment voulez-vous que, si nous allons ensuite au théâtre, nous puissions nous intéresser aux souffrances sentimentales des coupeurs de cheveux en quatre que sont les héros — ça des héros ! c'est à mourir de rire ! — des pièces à l'ancienne mode ? Comment voulez-vous que, si nous avons le temps de lire, nous puissions nous plaire aux raffinement d'écriture et de psychologie auxquels s'obstinent certains écrivains traditionnalistes ? Comment voulez-vous enfin que, la façon dont les artistes d'aujourd'hui conçoivent et pratiquent l'art, c'est-à-dire comme s'ils étaient des contemporains de Périclès, de Léon X, Louis XIV, ou de... Louis-Philippe, puisse nous émouvoir ou nous charmer ? Mais bornons-nous à l'art décoratif.

« D'abord, nous avons besoin de reposer nos yeux sur des images de joie, de force, de santé, de vie. Nous exigeons que

ne vibrent autour de nous que des couleurs franches et vigoureuses, aussi montées de ton que possible, de ces rouges sonores qui sont pareils à des coups de clairon, de ces verts acides qui font grincer des dents les malades que vous êtes, mais qui nous donnent à nous de si exquises sensations, de ces orangés purs qui ressemblent aux rayons du soleil couchant, de ces bleus vigoureux et hardis qui évoquent la vision de la Méditerranée les jours de vent. Et nous raffolons aussi des noirs intenses et des blancs immaculés; et nous chérissons les oppositions brutales, les contrastes audacieux dont nos décorateurs se sont fait une spécialité dans l'emploi de ces couleurs et qui nous rappellent les violences de nos sports favoris. Cela a la soudaineté l'imprévu, la sûreté, la franchise des gestes où excellent les gymnastes, les champions du football et de la boxe, tous les sportifs enfin, dignes de ce nom.

« Je sais... je sais... vous êtes insensibles à la beauté neuve de ces accords de tons ! Ils vous offensent, vous ne pouvez en

supporter la vue. Tant pis pour vous! A nous, ces fleurs informes, ces ornements sans signification disposés par des mains d'enfants sur des étoffes ou des papiers peints, nous procurent des joies non pareilles ; ces bariolages barbares nous ravissent. De même, ces meubles frustes, de construction rudimentaire, que rehaussent parfois des motifs de sculpture grossièrement exécutés, ces meubles badigeonnés d'une polychromie sonore, c'est pour nous qu'ils sont faits.

« Car la forme n'existe pas, la forme n'est rien. Il n'y a que la couleur. La forme est une manifestation de l'intelligence, la couleur une manifestation de l'instinct. Nous sommes donc pour la couleur, contre la forme, résolument.

« Vous rappelez-vous, à l'un des derniers « Salon d'Automne », une pendule rouge, toute rouge ? On eût dit un énorme morceau de mou de bœuf. Quel chef-d'œuvre c'était là ! L'artiste qui l'a créé est un homme de génie, tout simplement. Cette pendule rouge, n'est-ce pas, en effet, la

symbolisation de notre idéal ! Elle marque l'heure de la Vie, au milieu d'un bloc de sang caillé. Ne prenez pas cet air dégoûté... vous verrez que vous y viendrez, et plus tôt que vous ne croyez, à cette conception logique et normale de l'art décoratif... vous verrez ! vous verrez... pas vrai que j'ai raison ? »

Et en le disant, il asséna un violent coup de poing dans l'estomac d'un de ses camarades qui le reçut, sans broncher, le sourire aux lèvres...

DE LA PRÉSENTATION DES ŒUVRES D'ART

Le succès grandissant des expositions du Salon d'Automne est dû en grande partie, il faut le dire, aux innovations apportées par leurs organisateurs dans la présentation des œuvres d'art qu'elles groupent.

Il serait puéril, en effet, de contester combien grandement importe au succès de toute exhibition la manière de mettre en valeur l'objet exhibé. Ce n'est pas pour rien que les boutiquiers — je prends ce mot dans son sens strict — donnent tant de soins à ce qu'ils appellent « faire la montre » et estiment à de si hauts prix les services d'un habile étalagiste. On pourrait écrire une piquante étude de psy-

chologie sociale comparée sur l'évolution du goût public en France, en Allemagne, en Angleterre depuis une cinquantaine d'années, rien qu'en notant les variations qui se sont produites dans l'aménagement, l'agencement, la décoration des boutiques, les procédés employés pour séduire l'attention du passant, l'art d'arranger les vitrines et d'y disposer, selon leur nature et leur usage, les marchandises, etc., etc. J'ai souvent entendu des étrangers louer, à ce propos, les raffinements, le tact, la discrétion, l'élégance dont font preuve les boutiquiers parisiens, et il n'est que juste d'affirmer qu'à comparer les étalages de la rue de la Paix, de la rue Royale, des Boulevards à ceux de Piccadilly, de Regent street, de Bond street et à ceux des Tilleuls, de Friedrichstrasse, de Leipzigerstrasse, ce n'est ni à Londres ni à Berlin, mais bien à Paris qu'un jury international de gens de goût décernenait la palme !

N'est-il donc pas d'autant plus étrange que les artistes eux-mêmes se soient mis

si tard, chez nous, à se préoccuper, en ce qui les concerne immédiatement, de ces questions, alors qu'à l'étranger, en Allemagne et en Autriche notamment, il y avait longtemps qu'un grand pas avait été fait dans ce sens, et qu'aujourd'hui encore, malgré les progrès réalisés, fort timidement d'abord par la Société Nationale des Beaux-Arts, plus audacieusement et plus décisivement ensuite par la société du Salon d'Automne, nous soyons loin d'avoir atteint la perfection à laquelle sont parvenus, en cet ordre de choses, les Allemands, les Autrichiens, les Italiens eux-mêmes. Depuis de longues années déjà, les expositions organisées par les Sécessions de Berlin, de Munich, de Vienne, par la société *Manes*, de Prague, par la municipalité de Venise offrent, au seul point de vue de la décoration des salles, de l'accrochage des tableaux, de la présentation des ouvrages de sculpture et des objets d'art, un intérêt d'originalité, de nouveauté, de variété vraiment saisissant, et qui fait que, la valeur intrinsèque

des œuvres exposées mise à part, on éprouve à visiter ces expositions un réel plaisir. Qui oserait en dire autant à propos des Salons de la Société des Artistes Français et de ceux, maintenant, de la Société Nationale des Beaux-Arts ?

C'est que, tandis que l'on procède là-bas par ce que l'on pourrait appeler la méthode d'aération, l'on procède ici par la méthode d'accumulation ou de compression. Faire tenir sur une surface murale donnée le plus grand nombre possible de toiles et, pour ce qui est de la statuaire, entasser dans le moins d'espace possible le plus grand cube de marbre, de plâtre ou de bronze possible, voilà l'idéal de nos organisateurs d'expositions, particulières ou collectives, nationales ou internationales. Là où il y aurait de la place pour une douzaine de cadres, disposés harmonieusement, de façon imprévue et plaisante, selon leurs dimensions, leurs colorations, leurs sujets, on s'évertue à en accrocher cent cinquante, sans aucun souci de les faire valoir l'un par l'autre, sans tenir

compte aucunement de l'échelle relative des motifs qu'ils représentent. Quant à la sculpture, rappelez-vous l'impression d'ahurissement, pour ne pas dire d'épouvante, que l'on éprouve chaque printemps à voir l'armée de statues, à pied et à cheval, et de bustes, qui campe dans le vaste hall du Grand Palais et dans la rotonde du même Grand Palais du côté de l'avenue d'Antin ! Cela fait songer à certains étalages des cordonniers londoniens, où s'empilent contre la glace de la devanture quelques milliers de paires de chaussures, à certaines vitrines berlinoises de bijouterie à bon marché, où flamboient des myriades de bagues, de bracelets, de chaînes de montre, de pendants d'oreilles. Autant se mettre à chercher une aiguille dans une meule de paille que de songer à dénicher parmi ces kilomètres carrés de toile peinte, dans cette carrière de marbre et de plâtre, dans ce dépotoir de fonderie, le tableau et la statue qui méritent vraiment d'être regardés. Ah ! comme l'on comprend que des artistes comme un Claude Monet, un

Degas s'abstiennent systématiquement de figurer à des exhibitions de ce genre.

Je me souviens, en revanche, de l'agrément, du charme, de l'intimité de certaines salles d'expositions à Berlin et à Venise, à Dusseldorf et à Munich, à Vienne et à Prague. Pour telle ou telle famille d'œuvres, une salle spéciale s'y trouvait aménagée, tendue d'étoffe en harmonie avec elles, brillamment ou délicatement éclairée, selon leur caractère dominant: ici l'on avait presque la sensation du plein air; là, au contraire, de se trouver dans l'atmosphère tout intime d'un intérieur silencieux et élégant. Ici la tenture était d'un jaune éteint, là d'un vert cru, ailleurs blanche, ailleurs gris sombre; la hauteur des salles, leur forme, la coloration et la disposition des velums variaient; de même, les sièges et les tapis: joie véritable pour les yeux, série de surprises charmantes qui vous évitait toute lassitude, vous disposait favorablement envers les œuvres que l'on venait y voir. Ah! que l'on était loin de nos Salons vulgairement démocratiques, et

avec quel dégoût l'on se souvenait des hideuses tentures rouges que nos peintres aiment tant et qui sont encore chez nous le fond sur lequel ils s'imaginent — et les amateurs aussi ! — que leurs tableaux « font bien », ces tentures de faux damas ou de peluche qui donnent à certaines salles d'exposition une allure de mauvais lieu.

La présentation des œuvres d'art ! Ce n'est pas seulement celle des œuvres d'art plastique qu'il faut souhaiter plus logique, plus raffinée, mais celle aussi des œuvres d'art littéraire. On se demande comment des écrivains, qui font preuve, dans la pratique de leur métier, du goût le plus délicat et, dans l'exercice de leur profession, de la tenue la plus irréprochable, peuvent voir leurs ouvrages imprimés et « illustrés » de la manière qu'ont mise à la mode, afin de flatter les plus bas instincts du grand public, certains éditeurs français. Ne sentent-ils pas qu'il y a là, pour eux comme pour les lettres, dont ils sont l'honneur, une déchéance ! C'est ainsi, paraît-il, que l'on forme le goût,

que l'on « élève le niveau intellectuel » de la masse, que l'on accoutume la foule au commerce de la beauté... et les publications se multiplient de grands et de petits chefs-d'œuvre de la littérature d'hier et d'aujourd'hui, imprimés avec des têtes de clous sur du prétendu papier de luxe, et illustrés de vignettes qui sont à l'art de l'illustration, à l'art de la décoration du livre, qui a produit dans le passé tant de merveilles, ce que M. Brieux est à un écrivain ou M. Jean Aicard à un poète.

Ne désespérons point, cependant ; une réaction commence à se manifester. Ce que le Salon d'Automne a fait pour la présentation des œuvres d'art plastique, certaines maisons d'édition le tentent pour la présentation des œuvres d'art littéraire. Là encore, tout reste à faire : n'est-ce pas une honte, en effet, que de Balzac, de Stendhal, de Baudelaire, par exemple, il n'existe encore aucune édition digne d'eux ? Nos éditeurs vont-ils se laisser distancer, comme cela s'est produit récemment pour des œuvres de moindre importance, par

des libraires d'Oxford ou de Glascow? Ou bien serait-ce qu'il n'existerait plus chez nous de public pour des ouvrages *proprement* imprimés sur de vrai papier, sans qu'il soit nécessaire de les agrémenter, pour en « pousser la vente », de ces images, dont les fabricants de cartonnages pour confiseurs n'oseraient même plus orner leurs « créations » ?

UN NOVATEUR

J'ai reçu la visite d'un personnage étrange et admirable. A peine entré dans mon cabinet de travail et installé au creux du fauteuil que je lui avais avancé près de ma table :

— Sachez d'abord, me dit-il, que je ne suis, et je m'en vante, qu'un homme d'affaires, c'est-à-dire, un homme pour qui n'existe et ne peut exister au monde d'autre valeur que l'argent; en un mot, un homme du vingtième siècle... et que, cependant, je m'occupe d'art. Oh! rassurez-vous, je ne suis ni peintre ni écrivain, bien qu'après tout je ne voie pas qui m'en empêcherait, s'il me plaisait de l'être... chacun sait que cela n'est point difficile...

Non, je suis simplement entrepreneur en œuvres d'art, peinture, sculpture, littérature, et je vais créer une salle d'exposition permanente à laquelle je ne tarderai pas à adjoindre une maison d'édition... quelque chose de vaste, de nouveau, de très nouveau... je vois grand... j'ai toujours vu grand, même quand j'étais encore tout petit... il faut voir grand aujourd'hui si l'on veut réussir ! Regardez-moi en face... ai-je, oui ou non, la tête d'un homme qui veut réussir ?

Il s'était levé d'un bond ; il se rassit.

— Écoutez. J'ai suivi de très près, depuis plusieurs années, l'évolution du goût public en matière d'art et de littérature, et je me suis rendu compte que le succès et, par suite, la valeur marchande d'un tableau ou d'un livre, à plus forte raison d'une pièce de théâtre — mais nous n'aborderons pas à présent ce sujet, sur lequel, il y a trop à dire — a de moins en moins de rapport avec sa valeur intrinsèque, sa valeur artistique, en employant ce mot dans le sens où on l'a employé jusqu'à ce jour

et où quelques esprits rétrogrades persistent à l'employer ! Le mot art était autrefois synonyme de perfection, de beauté, de vérité idéale, etc., etc., et l'on ne tenait pour un artiste que celui qui possédait à fond toute la science de son métier et qui l'avait péremptoirement prouvé; ce qui fait que l'art n'était le privilège que d'une élite, d'une minorité, d'une aristocratie. Nous avons, heureusement, changé tout cela. A quoi servirait d'avoir renversé la Bastille, si tout le monde ne devait pas avoir du génie ?

« Donc, tout le monde a du génie et celui qui est le plus ignorant en a le plus : voilà un fait indéniable. En effet, ne sachant rien du métier de peintre ou d'écrivain, que naguère encore tant de braves gens passaient naïvement leur vie à apprendre pour ne pas arriver, d'ailleurs — ils en ont souvent convenu ! — à le savoir, il ne se peut que son originalité ne demeure entière, que sa personnalité ne conserve intacte sa fleur : c'est là l'important. Car, peindre comme les autres ont peint, écrire

comme les autres ont écrit, c'est-à-dire s'exprimer dans la langue conventionnelle que tous parlent et entendent, cela n'en vaut vraiment pas la peine. Des générations sont nées qui ont pris enfin conscience d'elles-mêmes et de leurs droits ! Trop longtemps, l'artiste et l'écrivain ont vécu esclaves de règles absurdes autant qu'arbitraires, de principes étroits et rigoureux qui n'ont jamais servi qu'à entraver la libre expansion de leur individualité. Nous en avons assez ! Un pareil scandale a assez duré ! La démocratie organisée à subi assez d'opprobres !

« Donc, d'ici peu, je convierai le public et vos confrères à l'inauguration du premier Salon d'Art Libre et vous ne tarderez pas à recevoir les premiers ouvrages sortis de mes presses. Jamais l'on n'aura vu ni lu rien de pareil. Songez donc ! J'ai recueilli trois cents toiles dont il suffira que je vous dise, pour vous donner une idée de l'intérêt qu'elles présentent, que vingt d'entre elles sont dues au pinceau d'un aveugle-né, qui possède un sentiment

de la forme et de la couleur absolument prodigieux; que dix autres sont l'œuvre de goitreux authentiques; cent autres, de divers dégénérés, étonnamment doués, des deux sexes; plusieurs, d'assassins toujours recherchés par la police, dont il m'est, par suite, impossible, à mon grand regret, de révéler les noms. Il va de soi que les travaux d'enfants sont les plus nombreux; vous remarquerez les études de nu d'une fillette hystérique de trois ans et les paysages d'un petit berger sourd-muet et hermaphrodite : ce sont de purs chefs-d'œuvre. Il va de soi, aussi que chaque tableau sera accompagné de l'extrait de naissance de l'exposant ou d'un certificat du médecin qui l'a soigné ou de sa photographie, afin d'écarter toute possibilité de supercherie.

« Pour ce qui est des productions littéraires dont je deviens l'éditeur, la révélation ne sera pas moins sensationnelle. Nous avions la littérature de primaires... je veux lancer la littérature d'illettrés. Donc, parmi les quelque cinquante ou-

vrages de genres divers, roman, philosophie, histoire, poésie, que je vais publier, il n'en est pas un, pas un seul dont l'auteur ait été capable de décrocher son certificat de grammaire. Aussi, que tout cela est prime-sautier, vivant, savoureux ! Et puis, enfin, cela n'est pas écrit ! ou plutôt cela est écrit par des gens qui ne savent pas écrire, qui ne savent pas plus ce que c'est que la grammaire que les peintres dont je vous parlais tout à l'heure ne savent ce que c'est que le dessin ! J'ai découvert, par exemple, un vidangeur qui est bien le plus grand poète, actuellement vivant dans l'univers, et un plongeur de chez Duval qui a composé un roman d'une originalité inouïe... Vous verrez... vous verrez...

« Maintenant, apprenez que j'ai derrière moi, pour assurer le succès de mon entreprise, les amateurs d'art et de littérature les plus éclairés de Paris, et un comité de gens du monde où figurent les noms les plus reluisants de l'armorial français.

« Comme on a tort de dire du mal des

gens du monde ! Il n'y a qu'eux qui aient le courage d'aller de l'avant et de ne pas regarder de trop près à la qualité des choses pour lesquelles ils s'enthousiasment. Enfin, la nouveauté et l'audace du programme que je viens de vous soumettre m'a assuré la sympathie de tous les critiques artistiques et littéraires de qui l'opinion a quelque valeur et je me plais à espérer que je puis compter sur vous. Plus vous éreinterez mes artistes et mes écrivains, plus grande sera ma reconnaissance... le public a été si souvent déçu par les œuvres d'art que la critique portait aux nues qu'il ne croit plus qu'à la valeur de celles dont elle dit du mal...

— Et à quel genre de clientèle demandai-je, pensez-vous vous adresser ?

— Aux personnes de goût, simplement. Il en existe encore, et plus qu'on ne croit, en France. Toutefois, si le public français, toujours un peu timoré, vous le savez, ne marchait pas... eh bien ! quelque pénible que ce puisse être pour moi, je me verrais forcé de me retourner du côté de l'Alle-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

magne; là, du moins, je suis sûr d'avance d'être compris. Et voilà. Doutez-vous encore de mon succès ?

— Moins que jamais.

— Merci.

Il se leva et disparut.

LE SABOTEUR D'ART

C'est un type de formation récente. Il est le produit de l'esprit de révolte et d'orgueil, de l'individualisme exaspéré, de l'impatience de parvenir, de l'amour du bruit qui, depuis un quart de siècle, ont causé dans notre état moral et social tant de ravages et risquent d'en causer de plus graves encore et de vraiment irréparables, si la réaction qui s'annonce tarde trop à se produire.

Car il ne faudrait pas croire que le Saboteur d'art ne soit nuisible qu'à lui-même : la faveur dont il jouit auprès de cette classe chaque jour plus nombreuse de gens qu'affole et domine la peur de ne point paraître assez avancés, les complai-

sances que lui témoigne une critique qui rougirait d'avoir une doctrine et n'ose même plus avoir une opinion, tout cela rend son exemple infiniment séduisant et infiniment dangereux. Que de bons artistes l'on voit abandonner la voie où les entraînaient leur tempérament et leur éducation, leurs dons et leurs goûts, — qui étaient d'honnêtes peintres et de probes sculpteurs s'acquittant consciencieusement et normalement de leur besogne, — pour se lancer à la poursuite du succès tapageur ! On ne leur trouvait qu'un peu de talent tant qu'ils dessinaient, peignaient, modelaient comme tout le monde — puisque tout le monde dessine, peint, modèle aujourd'hui — les voici qui, tout à coup, parce qu'ils rompent avec toutes les traditions, parce qu'ils se mettent à ne plus dessiner, ni peindre, ni modeler, les voici qui, tout à coup, ont du génie. Ils sabotent ; donc, ils sont.

A chaque Salon des Indépendants, à chaque Salon d'Automne, leur nombre augmente. Il est si facile d'être Saboteur

d'art. Il suffit de ne rien savoir de son métier, de tout ce qui constitue la difficulté et la dignité, la noblesse aussi de son métier. Les difficultés, le Saboteur d'Art les tourne ; les traditions, il les piétine ; la dignité et la noblesse de l'art, il s'asseoit dessus. Il n'a ni scrupule, ni remords. Aucune discipline, il ne consent à la subir ; aucune autorité, il n'accepte de la reconnaître. Il est ignorant et s'en vante ; il étale son ignorance insolemment. Ou bien, ce qui est pis, il joue l'ignorance pour se donner l'allure d'être un homme libre, sans liens avec le passé, sans attaches avec le présent, un Homme Libre Intégral : l'Homme Libre Conscient, le Saboteur Organisé, le Cégétiste de l'Art idéal !

Qu'il existe, qu'il puisse exister, cela, par le temps où nous vivons, où toutes les notions de hiérarchie sont abolies, n'a rien de surprenant et s'explique ; mais qu'il se trouve, dans un pays civilisé, des hommes et des femmes ayant un nez entre deux yeux et une bouche au-dessous de ce

nez pour l'admirer : voilà ce qui ahurit, voilà ce qui reste incompréhensible, voilà ce qui dépasse même l'imagination. Il est vrai qu'il s'en trouve bien pour célébrer les exploits des dévisseurs de rails et des coupeurs de fils télégraphiques, des chasseurs de renards et des antimilitaristes, de tous les saboteurs de l'ordre économique, de l'ordre social, de toutes les idées hautes et pures ! Le Saboteur d'art est leur frère et leur associé ; il poursuit le même but, il est l'artisan de la même œuvre. Il détruit pour la joie impie de détruire. C'est lui qui, dans l'ombre sanglante du Grand Soir, allumera l'incendie du Louvre et de la Bibliothèque nationale, pour assouvir sa haine de la Beauté !

Au point de vue extérieur, le Saboteur d'art n'est pas moins funeste, car ses productions s'exportent avec succès. Elles vont, par delà nos frontières, montrer la décadence de l'art français ; elles servent d'arguments aux doktors-professors d'outre-Rhin pour prouver que l'on est en droit de traiter comme une race inférieure un

peuple qui produit de tels artistes et encourage un tel art.

« Voilà, s'écrient-ils, où en est descendue la patrie de Clouet et de Germain Pilon, de Poussin et de Watteau, de Houdon et de Delacroix ! Voilà l'art français d'aujourd'hui ! » Et les pangermanistes applaudissent.

Au point de vue patriotique, autant qu'au point de vue artistique, il importe grandement que tous les bons esprits s'unissent pour empêcher le Saboteur d'art de poursuivre son œuvre de destruction et de laideur.

SUR L'ART DE DEMAIN

J'ai l'impression que — du train dont va l'art d'aujourd'hui, de la façon que se forment aujourd'hui les artistes, surtout les peintres, et vu que la manifestation de l'intelligence, de la pensée, de l'Esprit enfin, n'est plus, ni pour ceux qui pratiquent l'art, ni pour le public, ni pour la critique, le but, la loi, la fin de l'Art — j'ai l'impression que le moment est proche où la peinture n'intéressera plus personne, ne donnera plus de joie à personne, n'aura plus de raison d'être, n'existera plus. Ce sont les peintres eux-mêmes qui l'auront tuée.

Ils ne croient qu'à la couleur pour la

couleur, ils ne se soucient que d'effets de couleur, la couleur est tout leur idéal. (Ce qui ne veut pas dire — loin de là — qu'ils soient des coloristes !) Or, étant donné l'affinement incontestable du goût, l'espèce d'instinct, d'intuition de la couleur dont on voit que tant de gens de nos jours sont doués, qui ne sent que dans cette spécialité où se cantonnent les peintres, un tapissier, un brodeur, le premier couturier venu, la première modiste venue en sait infiniment plus qu'eux, possède une expérience infiniment plus riche que la leur, se révèle à tout instant plus capable qu'eux de réalisations qui ne sont à aucun point de vue inférieures à celles auxquelles, cependant, ils doivent le grand et exceptionnel prestige dont ils jouissent. Le tapissier, le brodeur, le couturier, la modiste, ont, en tout cas, sur le peintre une supériorité manifeste. Ils travaillent dans la vie, sur la vie, avec la vie, pour la vie; ils sont ce que l'on pourrait appeler des coloristes vivants. Ils ont à leur disposition une palette extraordinairement

CHEMIN DE FER DU NORD

1er Mai 1913

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

VOIE LA PLUS RAPIDE

Traversée maritime en 1 heure

rganisation d'un **NOUVEAU SERVICE** viâ **Calais-Douvres** et vice-versa, du 1er Juillet au 31 Octobre à titre d'essai et en semaine seulement : **PARIS-NORD départ 0h30, LONDRES arrivée 10h15** ; au retour : **LONDRES départ 16h30, PARIS-NORD arrivée 23h25.** Ce nouveau service portera à **six** le nombre des **services rapides quotidiens** dans chaque sens dont l'ensemble est indiqué ci-après :

PARIS-NORD A LONDRES

	1e 2e		1e2e3e	1e 2e	1e 2e	1e2e3e	1e2e3e	1e 2e	1e2e3e
	(✲) WL (1)	Du 1er Juillet au 31 Oct. à titre d'essai. Semaine seulement.		(✲) WR	(✲) WR		(2)	(✲) WR	
RIS-NORD dép.	0h30		8h25	9h55	12h »	14h30	15h20	16h »	21h20
	viâ Calais		viâ Boulogne	viâ Calais	viâ Calais	viâ Boulogne		viâ Boulogne	viâ Calais
NDRES . . arr.	10h15		15h25	17h10	19h05	22h45		22h45	5h43

LONDRES A PARIS-NORD

	1e 2e	1e 2e 3e	1e 2e	1e 2e	1e 2e 3e	1e 2e		1e 2e 3e
	(✲) WR		(✲)	(✲) WR		(✲) WR	Du 1er Juillet au 31 Oct. à titre d'essai. Semaine seulement.	WL (3)
NDRES . . dép.	9h »	10h »	11h »	14h20	14h20	16h30		21h »
	viâ Calais	viâ Boulogne	viâ Calais	viâ Boulogne	viâ Boulogne	viâ Calais		viâ Calais
RIS-NORD arr.	16h40	17h20	18h20	21h16	23h25	23h25		5h40

(✲) Trains composés avec les grandes voitures à couloir sur bogies du der-er modèle de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(WR) Wagon-Restaurant. — (WL) Wagon-Lits.
(1) Les voyageurs pourront prendre place, dès 23h », dans le wagon-lits de ce ain qui sera amené à quai en temps utile.
(2) Les samedis et veilles de fêtes du 1er Mai au 14 Juin et tous les jours 15 Juin au 3 Octobre inclus.
(3) Wagon-lits du 1er Juillet au 31 Octobre et sauf les nuits du dimanche au ndi et des fêtes aux lendemains.

OTA. — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous s réserves. — En prévision de modifications dans les horaires, consulter ableaux horaires de la marche des trains, placés dans les gares.

S. II. 14512

STATIONS BALNÉAIRES & THERMALES

Du Jeudi précédant les Rameaux au 31 Octobre, toutes les gare du Réseau du Nord délivrent des billets à prix réduits à destina tion des stations balnéaires et thermales suivantes :

Berck-Plage, **Boulogne** (le Portel), **Calais**, **Cayeux**, **Conchi le-Temple** (Fort-Mahon), **Dannes-Camiers** (Ste-Cécile e St-Gabriel), **Dunkerque** (Malo-les-Bains et Rosendaël), **Etaple** (Paris-Plage), **Eu** (Bourg-d'Ault et Onival), **Fort-Mahon-Plage Ghyvelde** (Bray-Dunes), **Gravelines** (Petit-Fort-Philippe **Le Crotoy**, **Leffrinckoucke** (Malo-Terminus), **Le Tréport Mers** (Bois de Cise), **Loon-Plage**, **Marquise-Rinxent** (Wissant **Noyelles**, **Paris-Plage**, **Pont-de-Briques** (Hardelot), **Quen Fort-Mahon**, **Quend-Plage**, **Rang-du-Fliers-Verton** (Merl mont), **Rosendaël** (Malo-les-Bains), **St-Valery-sur-Somm Wimille-Wimereux** (Wimereux, Ambleteuse et Audresselles **Zuydcoote** (Nord-Plage) ;

Enghien-les-Bains, **Pierrefonds**, **St-Amand**, **St-Amand-The mal**, **Serqueux** (desservant Forges-les-Eaux).

BILLETS DE SAISON COLLECTIFS

valables 33 jours (parcours minimum de 100 kilomètres aller retour), prolongeables d'une ou plusieurs périodes de 15 jours ; c billets comportent une réduction de 50 °/₀ à chaque membre de famille en plus du 3e.

BILLETS HEBDOMADAIRES ET CARNETS INDIVIDUELS

valables 5 jours, du vendredi au mardi ou de l'avant-veille surlendemain des fêtes légales ; les carnets contiennent 5 bille pouvant être utilisés à une date quelconque dans le délai de 33 jou

CARTES D'ABONNEMENT

valables 33 jours (réduction de 20 °/₀ sur le prix des abonnemer ordinaires d'un mois), à toute personne qui en fait la deman en prenant 2 billets ordinaires au moins ou 1 billet de sais pour les membres de sa famille habitant sous le même toit ; c cartes ne donnent pas droit d'arrêt en cours de route.

BILLETS D'EXCURSION

individuels et de famille, de 2e et 3e classes, des dimanches jours de fêtes légales, valables 1 journée dans des trains spécia ou dans des trains du service ordinaire désignés à cet effet (static balnéaires seulement).

Tous ces billets sont personnels et ne peuvent être vendus s peine de poursuites judiciaires.

PROLONGATION DE LA VALIDITÉ

des Billets d'Aller et Retour ordinaires, pour les fêtes du **Carnaval**, de **Pâques**, de l'**Ascension**, de la **Pentecôte**, du **14 Juillet**, de l'**Assomption**, de la **Toussaint** et de **Noël**.

BILLETS D'EXCURSION DU DIMANCHE

à des prix excessivement réduits, pour **Chantilly**, **Pierrefonds**, **Compiègne**, **Coucy-le-Château**, **Villers-Cotterêts**, **Saint-Gobain**.

BILLETS DE VACANCES

à prix réduits, avantageux pour les **Familles** d'au moins **3 personnes**, effectuant un parcours aller et retour minimum de 100 kilomètres.

EXCURSIONS A LONDRES ET A BRUXELLES

Délivrance de Billets d'Excursion à prix très réduits, pour **Londres** et **Bruxelles**, pendant les fêtes de **Pâques**, de la **Pentecôte**, du **14 Juillet**, de l'**Assomption** et de **Noël**.

EXCURSIONS EN BELGIQUE

Voyages circulaires divers pour visiter la **Belgique**, à prix très réduits.

VOYAGES CIRCULAIRES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Carnets de voyages circulaires à prix réduits, avec itinéraire tracé au gré des voyageurs, délivrés toute l'année et permettant d'effectuer un voyage empruntant les **réseaux français**, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des **pays européens**. — Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres. — La durée de validité est de 60 jours jusqu'à 2.000 kilomètres, 90 jours de 2.000 à 3.000 et 120 jours au-dessus.

PARIS (NORD) A BERLIN

Trajet dans la **même journée** dans les deux sens

Un train à marche très rapide est organisé entre **Paris-Nord** et **Berlin** et vice-versa ; ce train, qui est composé de voitures directes de 1re et 2e classes et d'un wagon-restaurant, effectue dans la **même journée** le trajet entre les deux capitales, conformément à l'horaire ci-dessous. :

PARIS-NORD	dép.	7h50	BERLIN-Friedrichstrasse	dép.	8h »
BERLIN-Friedrichstrasse	arr.	0h21	PARIS-NORD.....	arr.	23h 30
Trajet en 15 h. 31.			Trajet en 16 h. 30.		

Services les plus rapides entre

PARIS (Nord), COLOGNE, COBLENCE et FRANCFORT-SUR-MEIN

Les services les plus rapides entre **Paris**, **Cologne**, **Coblence** et **Francfort-sur-Mein** en 1re et 2e classes sont assurés comme suit :

ALLER			(*) Nord-Express Luxe		
PARIS-NORD	*dép.*	7h50	13h45	13h45	22h »
COLOGNE	*arr.*	16h19	22h46	23h01	8h »
COBLENCE	—	19h »	1h24	2h50	10h12
FRANCFORT-SUR-MEIN .	*arr.*	22h07	3h26	6h16	12h34

RETOUR					(*) Vienne-Ostende Luxe	
FRANCFORT-SUR-MEIN.	*dép.*	10h01		18h09	1h01	1h44
COBLENCE	—	12h19	13h45	20h40	3h05	4h54
COLOGNE.....	—	15h12	16h19	22h52	4h41	7h56
PARIS-NORD	*arr.*	22h46	23h30	7h35	12h51	16h »

(*) En utilisant le Nord-Express 1re et 2e cl. entre Paris et Cologne et le train de luxe Ostende-Vienne entre Cologne et Francfort-sur Mein, le trajet de **Paris Nord** à **Coblence** s'effectue en **10 heures** et celui de **Paris-Nord** à **Francfort-sur-Mein** en **12 heures.**

NOTA — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous toutes réserves. — En prévision de modifications dans les horaires, consulter les tableaux-horaires de la marche des trains placés dans les gares.

PARIS. IMP. LEFEBVRE —547-13

plus riche que celle du peintre, une variété de matériaux incontestablement plus abondante. Ils en créent des harmonies de tonalités, des accords de nuances animés, remuants, auxquels les jeux de la lumière donnent une beauté perpétuellement diverse et nouvelle, que la magie des heures, les nuances de l'atmosphère parent d'un charme sans cesse imprévu; et eux, du moins, n'ont point perdu entièrement le respect de la forme ! Le tapissier, le brodeur, le couturier, la modiste, réalisent à toute minute le rêve coloré du peintre de l'heure présente.

Mais le peintre, dira-t-on, est un artiste — ah ! le pauvre mot, à quoi ne l'applique-t-on pas aujourd'hui ! — et du fait qu'il est un artiste, il envisage sous l'aspect d'éternité les spectacles de la vie courante, il en dégage, en des œuvres durables, le caractère et la beauté. Du tout; le peintre du vingtième siècle ignore que l'art est long, il suit la mode, il ne travaille qu'en vue de satisfaire les exigences de la mode; et, pour ce qui a trait aux possibilités de durée

de son œuvre, il suffit de revoir un tableau peint il y a dix ans pour se rendre compte et de son ignorance technique et du peu de prix qu'il attache à ce que son œuvre lui survive. Ce n'est, à tout prendre, pas autre chose que ce que le langage populaire appelle si joliment un déjeuner de soleil; et comme la forme en est généralement absente, autant dire que d'ici un siècle il ne restera rien, rien, rien, de la plupart des toiles peintes de ce temps.

Les joies, donc, de la couleur pour la couleur, joies purement sensuelles, ce n'est plus au peintre que les hommes de demain iront les demander, ce n'est plus dans les Salons et les expositions de peinture qu'ils iront les chercher. Déjà elles courent les rues, les champs de courses, les promenoirs des music-halls, les loges des théâtres, toutes les planches et toutes les scènes parisiennes, les vitrines de toutes les boutiques, les rayons de tous les grands magasins, les murs couverts d'affiches de tous les carrefours, les salons

et les chambres à coucher de tous les appartements. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre !

En revanche, à mesure que diminue, et s'éclipse le prestige de la peinture, grandit et devient plus éclatant, me semble-t-il, celui de la sculpture.

La passion des sports y serait-elle pour quelque chose, qui offre chaque jour aux regards de la foule la vision des corps dévêtus, des membres en belle forme, en souple vigueur, en vibrante énergie, dans la lumière ? Je serais tenté de le croire. En tout cas, il me paraît difficile de nier que l'enthousiasme, très raisonné d'ailleurs, avec lequel sont suivis les exploits des champions de la boxe, de la lutte, du football, du tennis, ne puisse servir à l'éducation plastique du public.

La sculpture, en outre, n'est-elle pas plus apte à combler plus intimement les aspirations d'une époque éprise, comme la nôtre, de vérité directe ? Elle n'est l'esclave d'aucune convention, elle n'a point recours aux artifices sur lesquels s'appuie

la peinture et auxquels un œil exercé est seul capable de prendre plaisir; elle est la manifestation de la forme pure et simple, de la forme nue; elle est l'art concret par excellence; lorsqu'elle s'associait la couleur pour exalter, magnifier la beauté des formes, elle fut l'art intégral !

Quoi qu'il en soit, il ne peut échapper à quiconque suit de haut l'évolution de l'art français, que notre école contemporaine de sculpture est infiniment plus féconde en œuvres dignes de durer que notre école de peinture.

C'est qu'elle n'a jamais rompu la chaîne de ses traditions. Du portail royal de Chartres à Rude, à Barye, à Carpeaux et à Rodin, à travers les imagiers de Dijon et de Reims, de Saint-Denis et de Rouen, à travers Michel Colombe et Ligier-Richier, Goujon et Pilon, Prieur et Guillain, Coustou, Coysevox, Girardon, Puget, Bouchardon, Pigalle, Pajou, Falconet, Clodion, Houdon, elle n'a cessé d'engendrer de fortes personnalités, de qui les productions demeurent entièrement expressives

du génie de notre race. Et aujourd'hui encore, je pourrais citer vingt, trente noms de statuaires qui, tout en demeurant fidèlement respectueux du passé d'un art qui a peuplé de chefs-d'œuvre les cathédrales, les châteaux, les palais de France, sans détourner cet art de ses traditions naturelles, si j'ose dire, expriment la sensibilité particulière de l'époque à laquelle ils appartiennent avec non moins de vérité, de fantaisie, de force ou de grâce, que leurs devanciers traduisirent celle de la leur.

Qu'il n'en soit point de même (loin de là, hélas !) de la peinture d'aujourd'hui, cela ne peut faire de doute pour personne. La recherche exclusive de la couleur pour la couleur que poursuivent les peintres actuels est en train d'égarer hors de ses voies normales l'art d'intelligence, de pensée, d'esprit que fut — grâce au génie des Poussin, des Claude Lorrain, des Watteau, des Ingres, des Puvis de Chavannes, d'un Degas même, pour n'en citer que quelques-uns — la grande peinture

française des siècles passés. C'est pourquoi la peinture française, si elle ne remonte énergiquement et méthodiquement à ses traditions, ne tardera guère à mourir.

LA BEAUTÉ DE PARIS

POUR EMBELLIR PARIS

Réjouissons-nous!

Voici que l'on a décidé, en haut lieu, de procéder avec méthode et à l'aide d'un emprunt de 900 millions, à « l'embellissement de Paris ». Je crois que pour tous ceux qui savent ce que l'on entend aujourd'hui par ce mot : l'embellissement de Paris, le moment est venu, comme on dit, d'ouvrir l'œil et le bon. *Timeo Danaos*... Les gens à craindre, ce ne sont pas seulement, en l'espèce, les perceurs et les élargisseurs de rues, les prolongateurs de boulevards, les troueurs de places, les niveleurs et les aligneurs qui vont bouleverser Paris, mais le peuple d'architectes, de sculpteurs, de

décorateurs, d'ornemanistes qui les suit, s'il ne les précède.

Et d'abord, que ne s'occupe-t-on, avant de songer à embellir Paris, de le désenlaidir ou d'empêcher, en tout cas, qu'on l'enlaidisse davantage : cela comporte, au point de vue esthétique, moins de risques et offre l'avantage de ne pas grever aussi généreusement que l'on y est déterminé les finances municipales. Sans compter que l'opération, conduite avec sagesse, pourrait devenir même une source de profits.

Il existe à Paris — nul n'en ignore, hélas! — un certain nombre de statues et de monuments commémoratifs dont il est de première importance de débarrasser nos places publiques, nos squares et nos parcs et pour lesquels il ne paraît pas impossible, si l'on sait s'y prendre, de trouver acquéreur, et à un taux honorable, pour l'exportation. On m'opposera le caractère particulier des sujets que représentent ces statues et ces monuments : l'objection ne tient pas debout. Un *Victor Hugo*

comme celui de la place du même nom, un *Auguste Comte* comme celui de la place de la Sorbonne, un *Alexandre Dumas fils* comme celui de la place Malesherbes, un *Gounod* comme celui du parc Monceau, un *Pasteur* comme celui de l'avenue de Breteuil, trois *Musset* comme celui du Théâtre-Français, celui de l'avenue d'Antin, celui de la porte Maillot... j'en passe et des meilleurs, sont parfaitement susceptibles — vu la renommée universelle des personnalités que glorifient leurs masses de bronze et de marbre — de plaire à toutes les clientèles ; ils conviennent à toutes les latitudes et partout, n'en doutez pas, ils feront bonne figure et serviront utilement la noble cause de l'expansion française.

Pour ce qui est des statues et des monuments érigés à des savants, à des écrivains, à des artistes de moindre envergure ou à des hommes politiques — ils sont légion ! — le placement m'en semble plus facile encore. Quoi de plus simple, en effet pour le Mécène avisé, le président de République, le souverain ami des arts qui,

voulant doter son pays d'un chef-d'œuvre, aura eu l'idée géniale de nous acheter le *Francis Garnier* du boulevard de l'Observatoire, le *Scheurer-Kestner* du jardin du Luxembourg, le *Waldeck-Rousseau* ou le *Jules Ferry* du jardin des Tuileries, quoi de plus simple que de substituer à la tête du personnage représenté celle du compatriote illustre dont il veut éterniser la mémoire. Le propre des figures allégoriques que les spécialistes du genre font d'ordinaire voleter ou danser, ou prendre des poses plastiques autour des grands hommes, est justement de pouvoir se prêter à toutes les interprétations, pour ne pas dire, comme on aurait le droit de le faire à propos du *Francis Garnier*, à toutes les suppositions. Et ce n'est point, dans bien des cas, heureusement, la question du costume qui risque non plus d'empêcher la solution que je propose : les pharmaciens du boulevard Saint-Michel pourraient fort bien devenir des juges, tout comme le *Meissonnier* du jardin de l'Infante, si on lui enlevait sa palette ; quant aux hommes

politiques, ils portent généralement la redingote (voyez le *Jules Simon* de la place de la Madeleine) et qui oserait nier que la redingote ne reste toujours et partout correcte, qu'une statue en redingote ne soit partout et toujours, à tout moment de l'immortalité, ce que l'on appelle présentable!...

Imaginons donc Paris désencombré et désenlaidi de toutes ces vaines et volumineuses images; ne serait-ce pas déjà quelque chose? Surtout si, en même temps que serait effectuée cette opération, l'on avait procédé d'office à la suppression de toutes les ornementations inutiles dont les architectes ont pris la déplorable habitude de surcharger leurs bâtisses, tant pour flatter leur clientèle que pour se faire remarquer, et si, d'autre part, afin de sauvegarder l'avenir, une loi de finances avait été votée frappant d'une taxe ruineuse la construction des dômes, coupoles, lanternes, pinacles et autres motifs architecturaux uniquement destinés à enlaidir la voie publique.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, l'enlaidissement de Paris provient, en grande partie, de l'excès d'ornementation qui se manifeste dans tous les édifices publics ou privés bâtis au cours des quinze ou vingt dernières années, surtout depuis l'Exposition de 1900. L'on ne pourrait dire que c'est l'absence du sens des proportions qui caractérise les bâtisseurs français d'aujourd'hui, mais bien plutôt l'absence du sens de la mesure dans l'ornementation.

C'est pourquoi le public ne saurait attacher trop d'importance à l'étude des projets d'embellissement de Paris dont il est question, ni suivre de trop près et trop attentivement, sitôt qu'elle commencera, leur exécution. Que l'on perce ou que l'on élargisse des rues et des boulevards, que l'on en prolonge d'autres, rien de mieux. On ne peut espérer que l'aspect d'une capitale comme Paris demeure toujours le même; devrait-on même le souhaiter ? Non, certes, et nous ne sommes en droit d'exiger des pouvoirs publics qu'une chose, c'est que ces transformations, ces améliorations

s'effectuent sans porter atteinte aux restes du passé qui valent vraiment d'être respectés et conservés non seulement parce qu'ils présentent un intérêt artistique, mais parce qu'un peu de l'âme de la Ville y habite, c'est que cette création de nouveaux aspects ait lieu de façon à ce qu'ils s'harmonisent le mieux possible et le plus tôt possible avec les aspects existants.

Que l'on se garde surtout de céder à l'entraînement auquel cèdent trop volontiers aujourd'hui, dans tous les pays, les pouvoirs publics, que l'on sache résister à la tentation de *faire grand*. C'est là la faiblesse de notre époque. La manie du monumental est la plus néfaste et elle exerce partout les mêmes ravages. Londres, Amsterdam, Bruxelles, Rome, voient les traits dominants de leur beauté, tout ce qui constitue leur charme personnel, altérés chaque jour par cette passion du grandiose qui aboutit si rarement à la véritable grandeur. Méfions-nous que les nouveaux embellisseurs de Paris n'en soient, comme les autres, possédés et qu'ils n'aillent

achever l'œuvre d'enlaidissement entreprise et continuée, sous le couvert du même drapeau, par leurs prédécesseurs.

L'achèvement du boulevard Haussmann et la création, à la jonction des rues Drouot et Richelieu, du boulevard Montmartre et des Italiens, d'une place, sont choses décidées; de même, le prolongement jusqu'à la Seine de la rue de Rennes et la création d'un pont entre celui des Arts et le Pont-Neuf. Le danger est moins menaçant en ce qui concerne la première de ces opérations, mais pour ce qui est de la seconde, tout me paraît à redouter. Le décor si harmonieux naguère des rives de la Seine a été assez enlaidi par la construction de la gare d'Orléans et des maisons de rapport du quai d'Orsay, près du pont de la Concorde, et par la construction du Grand Palais et du Petit Palais, pour que l'on s'inquiète d'y voir encore toucher. De plus, il s'agit de jeter sur le fleuve un nouveau pont. Vu de la passerelle des Arts, rien ne gâte encore trop l'admirable et émouvant paysage auquel le Pont-Neuf sert de base et

dont la beauté est surtout faite d'intimité et de mesure. Il faut si peu de chose pour détruire l'échelle d'un décor architectural ! Tenons-nous donc sur nos gardes; sans soupçonner aucunement les bonnes intentions des embellisseurs de demain, ne négligeons pas de contrôler leurs projets et d'en surveiller la réalisation; ils nous doivent des lumières, une exposition publique de plans, de maquettes, afin que nous sachions exactement ce qu'ils veulent faire. « Accroître le patrimoine d'art et de beauté de la Ville-Lumière, voilà notre but! » disent-ils. Encore une fois, méfions-nous et que la leçon d'un passé récent ne soit point perdue.

POUR QUE PARIS SOIT BEAU

C'est devenu depuis quelques années un sujet presque trop facile de récriminations et de lamentations que l'Enlaidissement de Paris. Rubrique qui ne chôme guère et qui intéresse tout le monde, les Parisiens et les provinciaux, les provinciaux et les étrangers, tous ceux qui aiment Paris sans même le connaître et tous ceux qui n'ont pu le connaître sans l'aimer, et ceux qui rêvent d'y vivre et ceux qui souffrent d'y vivre, et ceux que Paris favorise et ceux que Paris torture, tous ceux enfin que passionne tout ce qui touche à Paris, aux aspects, à l'histoire, à la grandeur, à l'avenir, à la gloire, à la vie, à l'intimité de Paris. C'est que l'univers civilisé considère Pa-

ris comme la capitale de sa seconde patrie, une capitale privilégiée, commune à toutes les patries et sur qui toutes les patries ont, pour ainsi dire, des droits.

Rien de plus flatteur pour nous, certes; mais rien, non plus, qui doive obliger les pouvoirs publics et les initiatives privées à plus de circonspection, à plus de prudence, à plus de sagesse, chaque fois qu'il s'agit d'apporter une modification, si légère soit-elle, au décor de Paris, de toucher, même avec le ferme propos d'y ajouter, à la beauté de Paris.

Au lieu de cela, il semble que chacun s'acharne à la détruire, cette beauté, grande et charmante, de Paris, que chacun se hâte d'en faire un souvenir, une de ces choses lointaines et disparues pour toujours dont les vestiges qui en subsistent augmentent et ravivent le regret.

Pour modifier l'aspect d'une ville, pour transformer son décor, il fallait autrefois des années et des années; tout va vite aujourd'hui. En quelques mois, un quartier nouveau se bâtit; là où il n'y avait,

quelques mois avant, que des terrains vagues entourés de palissades, ou de vieux immeubles en décrépitude, s'élèvent soudain de pompeux édifices qui sont les palais de la petite et de la grande bourgeoisie contemporaine. En quelques mois, par l'édification d'une seule de ces énormes bâtisses de rapport, toujours plus hautes, toujours plus surchargées de vaines sculptures, toujours plus incohérentes de proportions, une avenue, une rue, une place perd tout son caractère, toute son harmonie. Cent exemples sont au bout de ma plume pour prouver de quelle façon Paris se transforme, Paris s'enlaidit.

Mais Paris ne fait-il, en se transformant, que s'enlaidir ? Cette beauté de Paris, qui nous est si chère, est-il vrai que l'on soit en chemin de la détruire irrémédiablement, que les amants de Paris ne trouveront bientôt plus dans leur vaste, de plus en plus vaste ville, où se reposer pour rêver parmi les souvenirs des grâces, des élégances, des héroïsmes d'autrefois, qu'il y aura bientôt à Paris tant de laideurs et de dif-

formités, tant de choses prétentieuses disproportionnées, inharmonieuses, qu'elles étoufferont toutes les beautés survivantes ? Il faut se refuser à le croire, se dire que le goût français ne fait que traverser une crise dont il sortira victorieux, plein d'énergies nouvelles pour renouer les chaînons rompus de ses traditions et prêt à accepter enfin, après la trop longue période d'anarchie stérile et d'individualisme exaspéré, les saines et fortes disciplines du passé afin qu'une beauté nouvelle fleurisse et rayonne sous notre ciel.

Ne soyons donc ni trop exigeants ni trop impatients, mais montrons par nos mécontentements légitimes, par nos justes révoltes, devant les erreurs trop souvent volontaires et conscientes, devant les ignorances et les prétentions de ceux qui assument la responsabilité d'embellir, comme ils disent, Paris, montrons que nous serions disposés, le jour où leurs fantaisies dépasseraient les bornes permises, à nous mettre résolument en travers de leurs projets et à les empêcher de les réaliser.

Ne soyons pas trop exigeants. Nous voudrions que Paris présentât à la fois toutes les commodités de dégagement, de circulation, d'aération, de voirie d'une grande capitale ultra-moderne, appropriée à tous les besoins, à toutes les nécessités de la vie moderne, et tous les charmes, toutes les séductions, toutes les beautés d'une ville d'autrefois. Nous voudrions, par exemple, que l'on ne touchât point à de vieux quartiers où nous ne mettons jamais les pieds sous prétexte qu'ils sont les derniers témoins d'époques mortes et qu'il nous est possible de retrouver en eux le pittoresque du passé et nous nous révoltons, en même temps, de voir que l'on applique avec trop d'indulgence les règlements d'hygiène publique, les lois, d'ailleurs excellentes, de salubrité. Notre existence se passe à nous affranchir de tous liens avec ce que nous appelons les préjugés, les routines, les errements du passé, et à rejeter, dans la pratique journalière, tout ce qui est d'hier, à nous accommoder instantanément à toutes les nou-

veautés; nous poussons à l'extrême du ridicule cette passion, cette frénésie de la nouveauté quand même, de la nouveauté au jour le jour... et nous pleurons d'attendrissement dès qu'il est question de mettre à bas quelques vieilles maisons que, pour rien au monde, d'ailleurs, nous ne voudrions habiter.

Ne soyons pas trop impatients. Nous vivons à une période de transition, nous nous cherchons encore; mais l'équilibre ne peut tarder à se rétablir. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, les forces de désordre, de laideur, de mensonge, d'égoïsme et de haine ont assez longtemps triomphé; elles seront vaincues nécessairement, fatalement, par les forces d'ordre, de beauté, de vérité, de bonté et d'amour, et le décor de notre vie intime et publique sera renouvelé par elles. Paris sera beau, alors, d'une autre espèce de beauté, d'une beauté normale, logique et traditionnelle par quoi les palais, les temples, les gares, les maisons de demain ne contrasteront plus avec les chefs-

d'œuvre de notre passé : Notre-Dame, la Colonnade du Louvre, les Palais de Gabriel...

En attendant, ne cessons de veiller aux faits et gestes des architectes et des chefs de voirie. Car, qu'un peintre peigne de mauvais tableaux n'importe, après tout, que relativement ! Le temps se charge d'en faire justice. Puis, le jour où le Louvre ne contiendrait plus que des toiles médiocres, il serait facile encore de n'en plus franchir le seuil. Il n'en va pas de même de l'architecture : si pitoyablement que l'on bâtisse de nos jours, les maisons de rapport et les « palais », grands ou petits, durent, et l'on est bien forcé, hélas ! d'en subir la vue.

L'EMBELLISSEMENT DE NOTRE-DAME

Me promenant hier sur le quai de la Tournelle, j'y ai rencontré un conseiller municipal de mes relations. C'est un homme insignifiant, tumultueux et catégorique comme il y en a tant dans les assemblées politiques... et partout ailleurs.

Sitôt qu'il m'aperçut :

— Eh bien ! Vous êtes content ?...

— De quoi ? De vous voir ?

— Mais non... Vous savez... vous ne savez pas ? Mais si, vous savez... Le projet, le fameux projet, notre projet, enfin, d'embellissement de Notre-Dame...

— Notre-Dame ! L'on songe à embellir Notre-Dame !

— Sans doute. Pourquoi ne songerait-

on pas à embellir Notre-Dame... en attendant mieux ? Ah ! l'on nous a assez reproché d'enlaidir Paris... vous allez voir ! Mais, pour l'instant, il ne s'agit que de Notre-Dame. Eh bien ! c'est chose faite... l'affaire est dans le sac. Notre projet sera voté... dans un fauteuil : la majorité de mes collègues y est favorable. C'est égal, ça ne sera pas trop tôt... car je puis dire que je m'en suis donné du mal ! Et puis, ce scandale ne pouvait plus durer. Tenez, regardez.

Il tira de sa poche une page de l'*Illustration* qu'il déplia, puis déploya sur le parapet de pierre.

— Là ; nous voici à l'endroit même d'où ces deux vues ont été prises. La première — rien de plus facile à contrôler — représente exactement ce que nous avons en ce moment devant nous, c'est-à-dire la pointe amont de l'Ile de la Cité, avec la Morgue, et un peu plus loin, derrière les arbres du square de l'Archevêché, la masse colossale de la Cathédrale. La seconde est une représentation non moins fidèle de ce que

sera ce même site, après la démolition de la Morgue, et une fois exécutés les travaux nécessaires à son embellissement... ne souriez pas... oui, *nécessaires* à son embellissement...

« Quand je dis nécessaires, je sais fort bien ce que j'entends par là. J'entends, et je ne suis heureusement pas seul à l'entendre, qu'étant donnés les progrès extraordinaires, prodigieux, je n'ose pas dire miraculeux, car ce mot n'a plus aujourd'hui de signification — heureusement — pour personne! Oui, je dis qu'étant donnés les progrès accomplis de nos jours dans l'art d'embellir les villes, c'est une véritable honte pour une capitale de l'importance de Paris, de notre cher Paris, de voir un monument aussi... j'allais dire capital — vous voyez que l'esprit ne perd jamais ses droits à l'Hôtel de Ville — aussi capital que Notre-Dame, posé sur un socle aussi insuffisant, aussi peu orné, aussi mesquin, aussi pauvre, que cette haute muraille nue, toute droite, comme un mur de prison, qui plonge dans la Seine et relie le pont de

l'Archevêché au pont Saint-Louis. Imaginez les bâtiments de la Morgue supprimés, ce sera pire encore...

« Alors... alors, M. Formigé, l'éminent architecte des promenades de la ville de Paris a eu une idée, une idée que j'oserai qualifier de géniale. Voyez ce croquis. Est-ce beau, cela ? Aux lieu et place de la morne muraille unie, voici deux escaliers monumentaux encadrant trois fontaines surmontées par des sortes de terrasses en encorbellement, ou si vous aimez mieux de balcons demi-circulaires ornés de balustres, avec, un peu partout, des vases, des obélisques, des réverbères, artistiques, naturellement, dans le goût si français qui a présidé à la décoration du pont Alexandre. Il faut là, n'est-il pas vrai, quelque chose de plaisant, de cossu, de luxueux même, pour égayer l'allure plutôt austère de la vieille cathédrale : du Louis XIV, ou XV, ou XVI, modernisé, s'impose. Car, si vous êtes sincère, vous ne pourrez pas ne pas convenir qu'en fait d'architecture, il existe des monuments d'aspect plus gai

que Notre-Dame. Rassurez-vous, ce n'est pas une raison suffisante pour la démolir... elle est là depuis huit siècles, qu'elle y reste... je vous garantis bien que ce n'est pas moi qui en proposerai jamais la démolition au Conseil municipal... je ne serais pas suivi... Non, mais notre droit, que dis-je, notre devoir, c'est, sans toucher à ces vieilles et tristes pierres, de moderniser, d'enjoliver le décor qui les entoure, de le rendre plus riant. Sans compter que ces deux escaliers monumentaux conduisant au bord du fleuve, seront extrêmement recherchés des pêcheurs à la ligne, corporation pour qui les pouvoirs publics font si peu... si peu !

« Et puis... imaginez le délicieux, le chatoyant effet que vont produire là ces trois fontaines, ces trois chutes d'eau, parmi des groupes, sculptés par des membres de l'Institut, de naïades et de dieux fluviaux. Les voyez-vous, les voyez-vous ? Ceux qui ignorent ce que c'est que Notre-Dame pourront la prendre pour un château d'eau...

— Et combien pensez-vous que vont coûter tous ces embellissements ?

— Je ne sais pas au juste. Deux ou trois bonnes centaines de mille francs... sans doute.

— C'est pour rien.

— C'est pour rien, en effet ! D'ailleurs nous sommes décidés à ne plus jamais reculer devant aucune considération d'ordre économique, sitôt qu'il s'agira de la beauté de Paris. Il est des esprits terre à terre qui ne manqueront pas de nous accuser de gaspillage ; ce n'est point cela qui nous empêchera de continuer. Après l'embellissement de Notre-Dame, viendra le tour du pont en X ou en double Y qui doit rejoindre la rue de Rennes prolongée au quai du Louvre. Il sera monumental, lui aussi, je vous le garantis... Eh bien ! êtes-vous content maintenant ?

— Si je suis content ! je pleure de joie !

LA RUE EN FÊTE

J'ai fait un rêve... Après un long voyage dans je ne sais plus quel pays — je suis sûr, cependant, que ce pays était un pays enchanté, car le cubisme y était inconnu, les directeurs de théâtre s'y montraient tous, sans exception, courtois et lettrés, et les poètes y jouissaient d'autant de faveurs et d'estime que chez nous les plus médiocres barbouilleurs de toile — après un long voyage, je rentrais à Paris par la gare d'Orsay.

C'était un dimanche de printemps. La lumière était délicieuse ; les arbres des quais offraient aux caresses de la brise fraîche leurs petites feuilles toutes neuves et la Seine glissait entre ses rives comme

un trottoir roulant recouvert d'un tapis de turquoise et d'argent.

Des fiacres automobiles stationnaient sur la chaussée ; je leur préférai une de ces voitures inélégantes et peu rapides entre les brancards desquelles s'agitent encore, pour les mettre en mouvement, les quatre pattes d'un cheval et dont je suis, d'ailleurs, toujours surpris que le tarif n'augmente point, ce qui montre une fois de plus que l'homme moderne a laissé tout à fait disparaître en lui, parmi tant d'autres choses qu'il ne tardera pas, j'espère, à regretter, la notion de la valeur du temps perdu... et mon équipage se mit en route.

Bien que j'habitasse, dans mon rêve, le quartier du Trocadéro et que j'en eusse dûment informé le cocher, il tourna à droite, dans la direction de l'Institut, traversa le Pont-Royal et enfila la rue des Tuileries. Je le laissai faire et bien m'en prit, car, sitôt le Pavillon de Flore dépassé, je constatai que le monument de Waldek-Rousseau avait disparu, que le *Quand Même* de Mercié et diverses femmes

nues, dues au ciseau de personne n'a jamais su et ne saura jamais quels membres de l'Académie des Beaux-Arts, ne se trouvaient plus à leur place... et, un peu plus loin, que la pièce montée au sommet de laquelle s'élevait jadis Jules Ferry, faisait de même. J'en pleurai de bonheur et inondai d'un torrent de larmes le coussin de ma voiture.

Mais une autre surprise m'attendait. Pour juger de la joie qu'elle me causa, il me faut vous apprendre que c'est une de mes plus chères habitudes, de me promener, le dimanche, à travers les rues de Paris, de préférence quand il pleut, car la circulation y est plus facile encore. J'éprouve alors une satisfaction sans mélange à marcher du pas qu'il me plaît sur les trottoirs déserts et n'étant plus exposé à entendre vibrer à mes oreilles, comme les autres jours, le son de toutes les langues de la terre à l'exception du français. Et puis enfin il y a dans Paris, les dimanches de pluie, du silence. — Un peu de silence, cela fait tant de bien à l'esprit !

Une seule chose, au cours de mes longues promenades dominicales, m'a toujours gâté mon plaisir, c'est que les boutiques soient closes et si tristement, si sinistrement closes ! Elles ont un air funèbre, avec leurs volets ou leurs rideaux de fer uniformément peints de couleurs neutres.

Et voici que, dans mon rêve, au lieu de longer les rues d'une ville en deuil, j'allais à travers les rues d'une ville en fête. Au lieu des teintes grises pisseuses, sans parler d'une autre tonalité innommable, dont, de mon temps, les clôtures des boutiques étaient badigeonnées, voici que, des deux côtés de mon chemin, s'étalaient des tapisseries aux colorations brillantes, des panneaux décoratifs aux sujets ingénieux et plaisants, des compositions harmonieuses d'une fantaisie exquise, d'une diversité infinie. L'on se serait cru dans une ville de la Renaissance, le jour de la visite d'un souverain.

Ici, une marchande de parapluies et de cannes avait eu l'idée de faire peindre par Willette une de ces allégories retroussées

où il excelle : un fourreur s'était adressé, pour orner sa devanture, à Abel Faivre ; Chéret avait été chargé par une corsetière de célébrer les fastes du soutien-gorge ; un marchand d'objets de piété avait eu recours à Maurice Denis ; un fabricant d'articles pour le sport et la chasse, à Bernard Boutet de Monvel et à Maurice Taquoy. Là, pour un bijoutier, Georges Desvallières avait peint une danseuse toute couverte de pierreries ; pour une manucure, Caro-Delvaille avait exécuté une réplique modernisée du tableau auquel il dut son premier succès. A Boldini était échue la tâche de décorer les volets d'un *tea-room*, à Sem le soin d'attirer les regards sur ceux d'un tailleur pour hommes, à Henri Rivière la mission d'agrémenter les rideaux de tôle d'une agence de voyages. Que sais-je encore ? Auburtin et Drésa, René Piot et Maxime Dethomas. Forain et André Hellé, Steinlen et Louis Legrand, Lepère et Raffaëlli, et Aman-Jean, et La Gandara, et Sert, et George Auriol, et bien d'autres, et bien d'autres, étaient présents...

Durant le trajet que je fis à travers les rues et les avenues, les boulevards et les places, j'admirais ainsi, émerveillé, mille inventions du goût le plus raffiné, le plus spirituel, quelquefois le plus drôlatique et qui transformaient Paris en un musée vivant, chatoyant, d'un modernisme étrangement aigu. Et toutes ces couleurs, toutes ces formes chantaient, vibraient dans la lumière, pour la joie de mes yeux!

Parfois, hélas! une note discordante, un accent vulgaire : deux pieds géants, chaussés d'escarpins vernis, barraient les volets d'une cordonnerie; des rangées de bouteilles signalaient la boutique de quelque agence vinicole; la tête monumentale d'un impeccable gentleman à la bouche armée d'une monstrueuse pipe, celle d'un marchand d'articles pour fumeurs... mais c'était l'exception, et je m'enthousiasmais du tact, de l'ingéniosité dont avaient fait preuve les commerçants parisiens en ordonnant ce spectacle; de l'intelligence qu'ils avaient mise à choisir les artistes de qui j'admirais les œuvres, et que l'ému-

lation autant que le sens de l'importance que devait avoir, pour eux, cette exposition permanente aux regards de la foule, avait poussés à faire de leur mieux; de l'heureuse façon qu'ils avaient su combiner entre voisins la décoration extérieure de leurs magasins, l'art enfin et les exigences de la publicité.

« Voilà, me disais-je, la bonne manière, — puisqu'il n'y a plus de temple à décorer, puisque les grandes bâtisses que l'on édifie ne comportent plus l'intervention du décorateur, étant construites de pylones de fer ou de béton armé et de murailles de verre, puisque les maisons modernes se prêtent de moins en moins à la décoration murale — voilà la bonne et la seule manière d'encourager la peinture décorative qui n'a chez nous jamais manqué de bras, mais d'occasions de s'exercer et de surfaces où faire ses preuves... Et que tout cela, aussi, doit être plaisant, la nuit, éclairé par la lumière des lampes à arc ou des rampes que j'aperçois se dissimuler là-haut, sous les frises de marbre ou de

bois verni de certaines enseignes. Pourvu, mon Dieu! que je puisse, une fois réveillé (car je n'ignorais point que je rêvais) me souvenir de ce que je vois! »

Et l'angoisse de l'oublier me réveilla.

L'ART ET LE THÉATRE

LES REQUINS

Les auteurs dramatiques français n'ont qu'à se bien tenir : leur confrère d'outre-Manche, M. Bernard Shaw, se prépare à les manger tout crus comme menu fretin.

« Je ne suis pas un pauvre et obscur homme de génie — vient-il d'écrire à M. Lugné-Poe, dans une lettre pleine d'insolence et de cynisme que le directeur de l'*Œuvre* a eu l'esprit de rendre lui-même publique. *Je suis un requin*, prêt à dévorer les artistes français et les théâtres français, comme j'ai dévoré déjà — M. Bernard Shaw doit avoir des ancêtres gascons ! — les artistes anglais, américains, alle-

mands, autrichiens et scandinaves. *J'ai beaucoup d'argent et j'en veux davantage. J'ai grande réputation et j'en veux davantage.* » Et plus loin : « J'ai la constance d'un requin, aussi bien que sa voracité... J'ai conquis Londres, Berlin, Vienne, New-York et Stockholm, et je conquerrai Paris en son temps. Cela ne vous amuserait-il pas de prendre part à la campagne ? » Enfin, pour conclure : « Vous voyez, je n'ai pas de délicatesse; mais vous, vous en avez beaucoup trop. Ainsi, la balance est à peu près égale. »

Quelque choquant qu'il soit, le langage de M. Shaw a un son de franchise qui me ravit. Voilà ce qui s'appelle parler pour dire quelque chose, et parler net! Oui, j'aime cela, non point tant pour les lumières qu'il m'apporte sur le caractère de M. Shaw, mais à cause qu'en s'exprimant ainsi, l'auteur de *Candida* ne fait qu'exprimer ce que pensent les dramaturges anglais, américains, allemands, autrichiens et scandinaves, qu'il a déjà dévorés, et les dramaturges français, à qui il se déclare dis-

posé à réserver le même honneur. Inutile de nommer personne ; vous avez au bout de la langue, comme j'ai au bout de la plume, les noms de ceux de nos auteurs dramatiques qui, dans les démêlés que nous les avons vu avoir avec certains de leurs « confrères », avec certains directeurs de théâtre, avec certains de leurs interprètes, avec certains critiques, ont fait montre d'autant de vanité professionnelle, d'autant d'âpreté au gain, d'autant de « requinisme » que M. Bernard Shaw. Ils y mettaient, direz-vous, plus de forme; ils n'avaient point la brutalité de l'auteur anglais. Simple question de race ; on se bat chez nous à l'épée ; en Angleterre, à coups de poings. Puis, nous possédons mieux l'art des nuances, et le bourgeois français ne se laisse plus épater... mais tout cela, au fond, revient au même.

Le théâtre étant devenu « des affaires » et uniquement « des affaires », il ne faut ni s'étonner ni s'indigner qu'il en soit ainsi. Et qui donc oserait prétendre que dans

les autres sphères de la production intellectuelle ou artistique il en est autrement ? Notre époque est une époque de commercialisme et d'industrialisme à outrance, et l'on ne voit point pourquoi la littérature et l'art échapperaient à la loi commune. Réussir, aujourd'hui, cela veut dire gagner de l'argent ; le talent d'un écrivain ou d'un artiste s'évalue selon le rapport commercial de son œuvre. Une pièce de théâtre qui ne fait pas recette n'existe pas : la *Course du Flambeau*, de Paul Hervieu, se classe bien au-dessous des *Marionnettes* de M. Wolff. Ainsi vont les choses, et il est tout naturel qu'elles n'aillent pas autrement.

Les requins sont là, d'ailleurs, pour l'empêcher. Si requin soit-il, M. Bernard Shaw s'illusionne étrangement, quand il s'imagine qu'il conquerra Paris le jour qu'il lui plaira, « en son temps ». Si Racine écrivait aujourd'hui *Bérénice* et *Phèdre*, il ne se trouverait pas un directeur de théâtre assez cultivé pour comprendre ces chefs-d'œuvre, assez audacieux pour les repré-

senter. Et puis, les requins veillent, les fournisseurs de pièces au goût du jour montent la garde autour des directeurs. Si l'un d'eux, songez donc! se trouvait tout à coup pris de remords ou tout à coup illuminé, et se laissait aller à jouer autre chose que la chose qu'ils jouent depuis dix ans, et toujours la même, et si cette chose, par un concours de circonstances extraordinaire, miraculeux, ou simplement à cause que le public commence à en avoir, comme on dit, plein le dos, des sottises et des fadaises qu'on lui sert depuis dix ans, si cette chose « avait » du succès, un vrai, un grand succès... que deviendrait leur commerce de requins? Dame, il y aurait peut-être des faillites sur la place... et beaucoup de grincements de dents de requins: ils les ont longues!

Rassurez-vous: cela n'arrivera pas, cela ne peut pas arriver. Cela ne pourrait arriver que si le directeur de théâtre cessait de se recruter parmi les comédiens; or, les bailleurs de fonds n'ont jamais eu et n'auront jamais confiance qu'aux comé-

diens. Ils les savent de tout repos et à l'abri de toutes les tentations de l'Idéal, incapables de juger une œuvre de littérature dramatique autrement que du point de vue borné du rôle qu'ils ont à jouer, ennemis-nés de toute nouveauté et de toute beauté supérieure, ennemis-nés, aussi, de toute vérité, parce que, ayant vécu toujours dans l'artifice et le mensonge. La cause principale de l'état de décadence de l'art du théâtre — non seulement en ce qui touche à l'essentiel, c'est-à-dire les pièces elles-mêmes, mais en ce qui a trait à la mise en scène, décors, accessoires, jeu des acteurs, prédominance de l'acteur sur le rôle, sur la pièce, sur l'auteur en personne — est là, et tout espoir de voir l'art du théâtre se relever doit être abandonné, tant que les théâtres seront dirigés par des comédiens.

Il n'est rien au monde, par bonheur, qui ne porte en soi sa destruction. L'état de choses actuel ne peut se prolonger indéfiniment. Un public existe, et fort nombreux, et chaque jour plus nombreux, à

qui ne suffit pas les joies frelatées du théâtre contemporain et qui délaisse les salles de spectacle où ne règne plus que le superficiel et le faux, d'où sont bannis et la vraie vérité et la vraie poésie, et les vrais sentiments humains, et les vraies passions humaines, et la vraie joie. Ne vous y trompez point: ce n'est pas au théâtre dit « d'idées », dit « d'art » au théâtre à thèses, au théâtre moralisateur (pour employer les expressions dont se servent les requins eux-mêmes) que ce public aspire, mais au Théâtre tout court, c'est-à-dire à ce que le théâtre n'est plus. Il a assez, ce public, de la vulgarité et de la futilité, de la fadeur et de la violence, de la puérilité et de la sottise qui courent, depuis trop longtemps, les comédies, les vaudevilles et les pièces; il a assez des prétendus drames et fantaisies en vers selon la formule néo-romantique, où tout sonne faux, où la jonglerie des rimes et des à-peu-près remplace l'inspiration; il a assez de ce clinquant, de tout ce bric-à-brac. Il ne va plus au théâtre, ce public;

il y retournera le jour qu'on lui servira la nourriture dont il a besoin.

Et, ce jour-là, qu'on veuille bien me pardonner ce mot, les requins riront jaune...

SUR LA MISE EN SCÈNE

On « causait » théâtre, l'autre soir, dans une société d'écrivains et d'artistes.

— Moi, dit quelqu'un qui est bien l'homme du goût le plus sûr et le plus raffiné que je connaisse, je finirai par ne plus mettre les pieds dans une salle de spectacle.

— A cause ?

— A cause de la mise en scène. Le prétendu luxe que l'on y emploie, la superfluité de détails, l'excessive minutie de vérité qui y sont de mode, ont le don de m'exaspérer. Tout le plaisir que pourrait me procurer la pièce elle-même si elle est bonne, la mise en scène, la plupart du temps, me le gâte ; et si la pièce est mau-

vaise, la mise en scène me la fait paraître pire.

On se récria, on cita des exemples :

— Rappellez-vous *Jules César*, à l'Odéon ! Et *l'Apprentie !* Et *Ramuntcho !*

— Et *Timon d'Athènes*, chez Gémier !

— Et *Aphrodite*, à l'Opéra-Comique !

— Oui, oui, je me rappelle. C'était évidemment très beau, très vrai, très réussi... trop beau, trop vrai, trop réussi. Voulez-vous toute ma pensée ? L'art de la mise en scène, tel qu'on l'entend aujourd'hui, c'est, pour moi, un art de barbares.

L'homme du goût le plus sûr et le plus raffiné fut incontinent, des pieds à la tête, couvert d'insultes. Si la Seine eût coulé plus proche, on l'y eût jeté : ce qui est le meilleur moyen de mettre à la raison un interlocuteur dont on ne partage pas les idées.

Cependant, le calme étant revenu, il reprit, très posément :

— Oui, un art de barbares, pratiqué par des gens qui n'aiment pas le théâtre, pour des gens qui n'aiment pas le théâtre. Ce

n'est pas en cela seul, ni la première fois, depuis que la terre tourne, que la civilisation, poussée à ses extrêmes limites, confine à la barbarie. Ainsi, c'est une vérité courante, à l'heure actuelle, que le théâtre doit être l'image de la réalité, que plus une pièce de théâtre donne l'illusion de la vie, plus elle approche de la perfection. Quelle espèce de réalité; quelle espèce de vie ? Est-ce qu'*Œdipe Roi*, *Iphigénie*, *les Perses*, *Sacountala*, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *le Cid*, *Phèdre*, *Tartufe*, *le Misanthrope*, *le Barbier de Séville*, *les Revenants*, *l'Ennemi du Peuple*, que sais-je ? donnent l'impression de la réalité ? Où est le chef-d'œuvre de l'art dramatique qui a été conçu, créé pour ce destin inférieur ? En quelque forme d'art que ce soit, le but suprême de l'artiste est de dépasser la réalité, ou plutôt, en se servant d'éléments de réalité, de créer une autre réalité, une réalité imaginaire, une réalité idéale. Au théâtre, des mots, expressifs de sentiments, de passions, d'idées, suffisent. Que l'humanité y vive, y souffre, y lutte, y espère, y rie, y

aime, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort... Que faut-il de plus ? Qu'ai-je besoin de vos décors compliqués, de vos accessoires, encombrants, de toute cette brocante archéologique, de tout ce déballage d'hôtel Drouot, de tous ces effets de lumière, de tous ces praticables, de tous ces meubles, de tous ces bibelots, de toutes ces défroques, de toutes ces imitations, de tout ce toc, pour être ému, pour m'intéresser aux faits et gestes des personnages, aux actions et aux paroles des héros ? Ou c'est qu'ils sont vraiment bien peu intéressants !

« Que cela soit plaisant, parfois, joliment évocateur, pas dénué de charmes et d'agrément pour nos yeux de dilettantes, je n'y puis contredire. Mais cela vaut-il et la peine et l'argent que cela coûte ? Et quand on voit tous les efforts qu'exige la mise au point de certaines mises en scène, et quand on voit l'importance qu'y attachent les directeurs, les auteurs et le public — c'est encore, cependant, le public qui, si l'on ne l'y avait accoutumé, serait le plus indifférent, et il a bien raison, à ces somp-

tuosités inutiles — vraiment n'a-t-on pas le droit de dire que la mise en scène, ainsi pratiquée, est un art de barbares ?

« Les contemporains de Shakespeare, pour ne pas remonter plus haut, les habitués du Globe à qui il suffisait d'un poteau indicateur pour être transportés par l'imagination dans l'île enchantée de Prospero ou sur les falaises où Lear promène, parmi le déchaînement de la tempête, son désespoir et sa folie, ou sur les terrasses d'Elseneur, ou dans la clairière du « bois près d'Athènes » où se déroule la féerie du *Songe d'une Nuit d'été*, ce public du seizième et du dix-septième siècle anglais, ce public d'une époque où l'instruction, pas plus en Angleterre, qu'en France, n'était obligatoire, je le trouve supérieur en intelligence, en puissance de compréhension à notre public français, parisien, d'aujourd'hui, qui, malgré les mises en scène les plus somptueuses, les plus pittoresques, n'est pas encore parvenu à se passionner pour un des chefs-d'œuvre

du grand Will, au point de faire de sa représentation un véritable succès.

Un autre exemple, actuel, celui-là. Il existe à Paris, à Belleville, un théâtre populaire où l'on joue de tout, les classiques français et étrangers, le drame romantique, la comédie moderne dans des décors, avec des accessoires, sous des costumes d'une splendeur, on peut le dire, relative. Le spectacle change tous les vendredis; la salle est pleine chaque soir et, durant les semaines où l'on joue *le Cid*, *Macbeth*, *les Revenants*, on refuse régulièrement du monde. La Comédie-Française, si elle affichait huit jours de suite le chef-d'œuvre de Corneille, jouerait devant les banquettes.

« Rappelez-vous aussi les représentations de la « Compagnie française du Théâtre Shakespeare » qu'organisa, avec tant de zèle et une si parfaite compréhension de l'œuvre du grand dramaturge, M. Camille de Sainte-Croix! Je me souviens, pour ma part, d'une représentation du *Marchand de Venise* au Trocadéro où,

sans rideau, sans décor, sans aucun accessoire, devant une salle comble, cette admirable pièce remporta un succès triomphal !

« Voilà donc un public qui, comme celui du temps de Shakespeare, est capable d'aimer le théâtre pour le théâtre, abstraction faite des à-côtés dispendieux qui en constituent, pour un tout autre public, l'attrait et, trop souvent, hélas ! l'unique intérêt. Plus que les décors de toile peinte, les effets de lumière, les meubles, les armures, les costumes, il prise les mouvements de passion, les crises de sentiments et d'idées, en un mot, l'exaltation de vie qui constitue la durable, émouvante et magnifique beauté d'une œuvre d'art dramatique. Il la sent, il la voit, il est prêt à vibrer aux mots expressifs et suggestifs, il se laisse emporter par les images verbales, révélatrices de toute la vérité et de toute la sublimité, de toute la grandeur et de toute la mesquinerie, de toute l'abjection et de toute l'idéalité des personnages, des types, des caractères, des aventures, de l'action. Le théâtre, ainsi

entendu, ainsi compris, reste l'art supérieur qu'il fut jadis et qu'il peut être encore.

« Donc, le devoir des artistes, de ceux qui aiment le théâtre, est de réagir contre les excès actuels de la mise en scène Chacun a intérêt à ce que l'état de choses présent cesse : les auteurs, le public, les entrepreneurs de spectacles.

« Réduisez les frais de mise en scène à leur minimum, un théâtre pourra jouer dans une saison deux fois plus de pièces qu'il n'en représente aujourd'hui. Sur l'œuvre d'un auteur inconnu, un directeur n'hésitera pas à tenter la partie, qui recule actuellement devant les risques matériels toujours considérables, d'une pareille entreprise. Je vous défie de citer une bonne pièce qui soit tombée par suite de l'insuffisance de mise en scène. Combien de pièces médiocres, au contraire, dont une mise en scène parfaite n'est, malgré tout, point parvenue à arrêter la chute ! C'est que, si désorienté soit-il, le public ne se méprend jamais sur la vraie valeur d'une

œuvre d'art dramatique ; il peut se faire qu'au moment où telle ou telle œuvre est représentée, il ne soit pas préparé à en ressentir toutes les beautés ; qu'importe, l'heure de la revanche sonnera, tôt ou tard.

« Qu'un directeur de théâtre ait l'audace, pour ne pas dire l'héroïsme, de réagir contre les tendances actuelles ; c'est un signalé service qu'il rendra au public, aux auteurs et à l'art dramatique français. »

LA DANSE ET LE NU

Une danseuse de Munich, ayant dansé nue devant une assemblée d'artistes, s'est vue récemment empêchée par la police bavaroise de pratiquer son art dans le même costume devant le grand public. Mlle Adorée Via-Villany — ainsi se nomme cette jeune femme courageuse et sans doute très belle — a protesté et les artistes munichois, ses admirateurs, ont protesté énergiquement, au nom de l'art et de la beauté, contre une interdiction que rien à leurs yeux ne justifie: mais cela, comme ils pouvaient s'y attendre, n'a servi a rien et la morale bourgeoise, une fois de plus, à triomphé.

Ce qui s'est passé sur les bords de l'Isar se passerait sur les bords de la Seine, les policiers, et aussi le public, il faut bien en convenir, n'étant encore accoutumés, sous aucune latitude, à envisager les choses du même point de vue que les artistes. Les policiers ont la mentalité du public qu'ils ont mission de défendre et de maintenir dans le droit chemin; ils ont les mêmes instincts, très bas, que la foule; ils ont les yeux fermés, comme elle, à toute beauté, et tandis qu'ils s'esclaffent chaque soir, comme elle, dans les music-halls, aux chansons et aux gesticulations graveleuses, pour ne pas dire davantage, et qu'ils prennent plaisir, comme elle, aux déshabillés suggestifs, ils ne peuvent tolérer qu'une Adorée Via-Villany danse sans voiles; ils savent trop bien, par expérience, quels effets précis ne peut manquer de produire sur la sensibilité des masses pareil spectacle. Il ne s'agit point là d'hypocrisie, mais de ceci simplement, que l'éducation esthétique du public n'est pas faite.

Son éducation morale non plus. Que,

les artistes exceptés, des hommes et des femmes du vingtième siècle, ayant derrière eux des milliers d'années de culture et d'art, soient encore incapables de considérer d'un regard désintéressé un corps humain entièrement nu et d'en étudier et contempler les formes sans être dominés par une égoïste et étroite préoccupation sexuelle, si déconcertant que cela soit, cela est. Nos musées sont peuplés de nudités par lesquelles la salacité de la foule n'est nullement réveillée ; comment se fait-il que l'apparition sur la scène d'une femme nue produise, en l'état actuel de nos mœurs, l'effet contraire, le même effet, d'ailleurs, sur ceux qui protestent contre cette exhibition et s'en montrent choqués que sur ceux qui y applaudissent et s'y complaisent ? Mais laissons cela ; le problème qu'a posé Mlle Adorée Via-Villany est d'intérêt plus haut.

Mlle Adorée ne vise, en effet, à rien de moins qu'à une rénovation totale de l'art de la danse. Elle veut remettre en honneur, dit-elle « les formes historiques de la

danse » ; elle veut affranchir la danse de toutes les conventions qui l'ont avilie et détournée de son but, qui fut et doit redevenir la manifestation de la beauté intégrale de l'être humain, donc, non du seul corps, mais du corps et de l'âme. C'est pourquoi elle ne veut danser que nue, avec tout son corps. « Je danse avec mon corps, dit-elle, et non seulement avec mes jambes. Mon corps dévoilé met à nu mon âme. »

L'art de la danse, ainsi entendu, sera, avant tout, individualiste; chaque danseuse inventera, pour s'exprimer, son vocabulaire, si l'on peut dire, de gestes, d'expressions, de mouvements, de rythmes, se gardant bien d'avoir recours à la phraséologie surannée, à la rhétorique artificielle des entrechats et des jetés battus, des ailes de pigeon et des ronds de jambe, à la mimique « stéréotypée » qui est encore un peu partout en faveur. « L'effet de mes danses, affirme Mlle Adorée, repose sur ce fait que je les crée suivant mon humeur. Aujourd'hui, une danse peut pro-

duire un tout autre effet que demain, quoiqu'elle reste soumise au même rythme. Toujours elle naît de l'harmonie des lignes mouvantes, des attitudes changeantes. » Le visage seul, par suite, ne peut suffire à la traduction des sentiments, des idées, des mille mouvements de l'âme. « On dit que le visage est le miroir de l'âme. Je pense que le corps, avec sa puissance infinie d'expression, a un pouvoir au moins égal aux traits du visage. »

Mlle Adorée tente, on le voit, dans l'art de la danse, une révolution analogue à celle qu'ont réalisée les artistes de la Renaissance quand, s'évadant du moyen âge « énorme et délicat », pour qui le visage seul était digne d'intérêt, ils eurent la révélation de l'art antique, ils ouvrirent leurs yeux à la beauté plastique et expressive du corps humain tout entier. Pas plus que leurs devanciers de la lumineuse Grèce, ils ne furent impudiques en redonnant au nu la première place et quand, dans les jardins et dans les palais, ils dressèrent la nudité triomphante des dieux

et des déesses et quand, dans les fêtes publiques, ils offrirent à la contemplation de la foule le corps dévoilé des beautés de leur temps, nul ne songea à s'en choquer.

Quant à nous, nous n'avons plus assez de santé, ni physique ni morale, nous avons trop d'hypocrisie pour en faire autant... et nous avons inventé le déshabillé, qui est au nu ce que la prostitution est à l'amour; nous avons le cynisme de regarder de tous nos yeux, de tous nos yeux écarquillés, des danses et des pantomimes simplement érotiques et nous poussons les hauts cris, scandalisés, à l'apparition, d'une femme nue sur la scène, en nous voilant pudiquement la face de nos mains; mais entre nos doigts écartés, comme entre les branches derrière lesquelles ils se tenaient cachés, les deux vieillards contemplaient Suzanne, obsédés d'impurs désirs, lubriquement, nous nous en repaissons les regards.

Que prouve tout ceci ? Que nous avons perdu le sens de la beauté et que nous

avons perdu le sens de l'art. Nous avons séparé l'art de la vie, nous l'avons relégué dans les académies et les musées ; c'est pourquoi notre vie est laide et vulgaire, basse et lourde à vivre.

L'HORIZON S'ÉCLAIRCIT

POINT DE VUE FRANÇAIS

Certains événements littéraires et artistiques ont eu lieu depuis quelque temps — le succès, par exemple, de telles œuvres, l'insuccès ou le demi-succès de telles autres auxquelles il est hors de doute que, deux ans plus tôt, un tout différent accueil aurait été réservé — qui permettent de constater qu'un changement est en train de se produire dans la façon de sentir et de juger de l'élite française, qu'un accord des esprits français est en train de se faire sur nombre de questions essentielles, qu'enfin une opinion française est en train de se former, chaque jour plus nombreuse, plus cohérente, plus consciente, plus forte.

Oui, bien des hommes se sont rappro-

chés qu'une vision faussée des réalités où doit s'appuyer la France si elle veut continuer de vivre, et aussi la méconnaissance de leurs intérêts les plus immédiats, avaient tenus éloignés les uns des autres. Ils ont perçu le danger de rester plus longtemps isolés, ils ont éprouvé le besoin de se réunir et de se serrer. Ce qui les lie pour l'instant, en attendant mieux, ce n'est pas de croire unanimement aux mêmes choses mais plutôt de ne plus croire à des choses auxquelles ils avaient cru. L'instinct de défense s'est réveillé en eux; leurs yeux se sont ouverts. Ils ont vu quelles ruines leur criminelle indifférence, leur égoïste passivité a laissé s'entasser partout; ils ont vu que les traditions les plus sacrées, les plus nécessaires disciplines, tout ce qui a fait à travers les siècles la force et la beauté de notre race, tout ce qui a donné à la vie française son agrément et son prestige, sa séduction et sa noblesse, tout cela a été profané, que tout cela, il n'est que temps, si l'on veut le sauver et le faire revivre, d'assainir notre

atmosphère de tous les éléments de corruption qui l'empoisonnent, de redevenir nous-mêmes les maîtres de notre destinée et de notre pensée.

Jamais la mission de l'élite française n'a été plus haute et plus grave. Il lui faut, d'abord, se compter, éliminer toutes les forces destructrices auxquelles, par une faiblesse impardonnable, par une légèreté sans excuse, par dilettantisme idéologique, elle a permis de pénétrer dans l'intimité de ses foyers ; il faut que résolument, énergiquement et méthodiquement, elle écarte d'elle les mauvais conseillers d'internationalisme et d'anarchisme ; il faut que, coûte que coûte, si pénible que doive être la rupture avec des théories dont sa passion d'idéal l'a empêchée jusqu'à ce jour de voir la perniciosité, elle leur ferme inexorablement la porte. Conception étroite des choses, crieront-ils; rétrogradation ridicule et vaine. Laissons-les crier : cela nous regarde seuls et non plus eux; nous les avons admis trop longtemps à délibérer d'intérêts qui nous sont

propres; nous savons aujourd'hui, ayant goûté à toutes les nourritures exotiques qu'ils nous ont servies, quels aliments nous conviennent et où nous en approvisionner : la terre de France est assez féconde et assez riche pour nous nourrir tous. Nos estomacs sont fatigués des cuisines cosmopolites.

Puis, serait-ce là rétrograder ? Et quand, jusqu'à un certain point, ce le serait ! Le voyageur qui a pris la mauvaise route, celle qui, non seulement l'éloigne de son but mais le conduit à sa perte, rougira-t-il de revenir sur ses pas ? N'ayons plus de ces fausses hontes, ayons le courage de ne pas aller plus avant. Lâcheté, crieront-ils encore. C'est qu'ils ne parlent pas la même langue que nous, c'est qu'ils n'ont pas les mêmes idéaux que nous, c'est qu'ils ne sont pas de notre race. Je sais ! il y a ceux qui sont de notre race et dans les veines de qui court le même sang qui court dans les nôtres, et qui, malgré cela, parlent comme eux, s'accordent avec eux, pour nous pousser à aller

sans cesse de l'avant, si inévitable et si profond que soit l'abîme qui se creuse au bout du chemin. Quand donc nos frères égarés rouvriront-ils les yeux à la lumière ? Quand donc se rendront-ils compte qu'ils font métier de dupes, qu'ils ont assez donné ou, pour parler plus net, qu'on leur a assez pris, que ce n'est point hors de nous, mais en nous, dans ce qui nous reste encore des fortes et saines vertus de notre race, dans ce qui subsiste encore au fond de nos cœurs de notre morale, au fond de nos intelligences de notre sens particulier de la beauté, que nous trouverons les possibilités de cette renaissance de l'âme française qui importe si grandement au maintien, dans le monde, de la vraie civilisation.

Auprès des héros et des maîtres du passé, autour des chefs-d'œuvre de nos penseurs, de nos artistes, de nos architectes, autour des vieilles pierres où survit lumineuse l'âme des aïeux dont est faite la nôtre, le devoir de l'élite est de se serrer étroitement. Pratiquons plus

fervemment et plus ouvertement que jamais la religion des ancêtres; excluons de notre communion tous ceux qui voudraient en altérer les rites.

Car il ne s'agit pas seulement de défendre contre les barbares menaçants les maisons de l'idéal que sont nos églises de pierre; il est d'autres églises contre lesquelles ils s'acharnent déjà et qu'ils finiraient bien par abattre si nous n'y prenions garde : nos traditions morales, notre conception de la famille, de l'amour, du devoir, nos arts faits de sage harmonie, de mesure, de vérité, de clarté, auxquels ils substituent depuis quelque temps leurs arts de désordre, de clinquant, de mensonge, notre littérature et notre théâtre où l'audace n'était jamais de l'impudeur, où la réalité n'était jamais cynique, qui vivaient d'observation scrupuleuse et de probité et qu'ils ont remplacés par une littérature et un théâtre de mauvais lieux dont le coup de poing est toute la psychologie, le geste sexuel toute l'intrigue.

Mais ce n'est point par une loi que ces

églises-là seront sauvées. Nos traditions, nos disciplines françaises, toute notre culture, il appartient à tous, à chacun dans sa sphère et selon ses moyens, de les sauver. Le nombre des bons Français, qui ont mis leur nom au bas de la pétition de Maurice Barrès montre à quelle lassitude on en est arrivé en France de se voir dépouiller et opprimer. L'opinion française, à la formation de laquelle nous assistons, a de grandes choses à accomplir : qu'elle ne tarde point; demain le mal serait peut-être irréparable.

DU SENS NOUVEAU D'UN VIEUX MOT

Le mot dont je veux parler fut longtemps, durant des siècles et des siècles, l'un des plus beaux, des plus fiers, des plus purs, des plus riches de sens qui aient passé sur des lèvres humaines.

Durant des siècles et des siècles, tant pour ceux qui le prononçaient avec amour que pour ceux qui le prononçaient avec envie, quand ce n'était pas avec haine, il fut synonyme de vaillance et de force, de loyauté et de noblesse, d'héroïsme et d'audace, de mesure aussi, et de grâce, de clarté aussi, et de logique, enfin, d'une espèce de beauté faite d'élégance, de sobriété et d'harmonie ; de sorte que, dans les syllabes de ce mot, en apparence un

peu sec et mince, et d'une sonorité médiocre, il semblait que fût contenue et toute la lumière du ciel hellénique, et toute l'énergie consciente qui créa la grandeur romaine.

Puis il cessa, ou parut cesser, de signifier tout cela, toutes ces choses exquises et belles, généreuses et profondes qui avaient donné au monde tant de joie et de si fécondes leçons.

Les mots ont leur destin : l'on put croire qu'après avoir étincelé si splendidement au cours des âges, celui-ci allait s'obscurcir, puis s'éteindre. Et déjà les barbares se réjouissaient, les barbares du dehors et les barbares du dedans, ceux qui vivent au delà ou en deçà des frontières, hélas ! resserrées, où ce mot a ses racines, puise la sève intarissable dont il se nourrit. Mais voici que, plus vigoureux, plus éclatant qu'il n'a jamais été, il regerme, il repousse de la conscience des hommes qui le portent et qui ont compris enfin qu'ils se diminuaient eux-mêmes à tolérer qu'il fût amoindri, à souffrir qu'il eût perdu son

immémoriale et glorieuse signification.

Le mot : *français*, tel qu'on l'emploie aujourd'hui, il se peut que certains qui ne le savent et ne le sauront jamais prononcer que du bout des lèvres, ne se doutent point de l'acception nouvelle dont il s'est enrichi. Qu'il leur soit besoin d'un peu de temps pour s'y faire, rien de plus naturel : les événements se chargeront de compléter leur éducation et de leur ouvrir l'entendement. Cela, d'ailleurs, n'importe guère.

Ce qui importe, et qui nous comble le cœur, c'est de constater que se reforme chaque jour, plus nombreuse et plus pénétrée de sa mission, une élite pour qui ce mot a reconquis toute sa valeur et toute sa beauté et qui sait fort bien ce qu'elle exige et doit exiger d'un homme ou d'une œuvre, quelle qu'elle soit, pour lui appliquer ce mot.

Ce qui importe plus encore peut-être, c'est que cette élite ne se compose pas seulement d'hommes ayant traversé les douloureuses expériences qu'ont traver-

sées ceux qui approchent aujourd'hui de la cinquantaine, mais de cette jeunesse qui, demain, aura voix au chapitre et se montre déjà décidée à vouloir qu'on l'écoute et qu'on écoutera, bon gré, mal gré, parce qu'elle a pour elle toutes les forces de l'avenir et de la vie, et qu'elle a résolu, mieux préparée que ne l'ont été les générations qui l'ont précédée, de vivre, socialement et moralement, d'une tout autre façon que nous n'avons accepté de vivre, et qui ne se paiera plus de mots, et qui a besoin, pour y poser ses pieds, de réalités solides, et qui ne se résignera point à ce qu'on lui offre, pour se nourrir, d'autres vérités que des vérités françaises. Que ceux qui en doutent lisent les diverses enquêtes récemment ouvertes sur l'état d'esprit de la jeunesse actuelle, et ils seront édifiés sur le sens nouveau du mot : français.

Ce mot que, si longtemps, l'on n'osa chez nous prononcer qu'avec timidité, presque en rougissant — ô honte ! — voici qu'il revêt une vertu nouvelle. Nouvelle, non ; renouvelée. Il n'exprime plus, comme na-

guère, des choses mortes; il exprime des choses vivantes, des sentiments, des idées, des aspirations, des désirs, des ambitions qui font battre des cœurs vivants, des intelligences vivantes.

Il exprime, il signifie, dans toutes les sphères de l'activité humaine, le besoin d'un retour aux traditions, une volonté de discipline, l'amour de la méthode et de l'ordre, le sens d'une résistance organisée à certaines influences pernicieuses, la joie de se serrer tous autour d'un idéal commun, — il y a si longtemps que nous ne l'avions connue, cette sublime et radieuse joie ! — un patriotisme grave et réfléchi.

Il exprime, il signifie, aussi bien en art et en littérature qu'en politique, que nous sommes las des faiseurs et des saboteurs, et des démagogues de tout poil qui, depuis bientôt un demi-siècle, ont fait du pays de la mesure et du goût un champ de foire où ne parviennent plus à s'imposer que les marchands de mensonge. Nous ne voulons plus de leur cuisine frelatée, qui nous débilitait, nous appauvris-

sait, nous enlevait tous moyens de défense contre eux-mêmes en qui nous avons trop tardé à reconnaître les ennemis jurés de la pensée, de l'art français, des mœurs françaises, de notre conception, sainement et simplement française, de l'amour, de la famille, de la vie.

L'autre jour, pendant que, monté sur une table, au seuil de la maison où vécut Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier évoquait, en termes magnifiques et touchants, la pure figure du parfait poète que fut l'auteur de l'*Après-Midi d'un Faune*, je me rappelais un mot de lui, un de ces mots chargés de suggestions dont il était coutumier.

C'était à l'une de ses réceptions du mardi soir, et l'on parlait de Versailles, qui se trouvait bien loin alors d'exciter l'enthousiasme que provoque aujourd'hui sa souveraine et unique beauté. Et quelqu'un — n'est-ce pas vous, Régnier ? — disait l'émouvante noblesse de la vaste avenue qui, depuis les marches du Parterre d'Eau, par delà le Bassin de Latone, puis le Tapis

Vert, puis le bassin d'Apollon, puis le Canal, ne s'interrompt point, conduit le regard, entre ses murailles d'arbres, jusqu'on ne sait où, jusqu'à l'infini...

Et Mallarmé, debout contre son poêle, tenant entre l'index et le pouce sa cigarette, comme une fleur, dans ce geste que Whistler a lithographié si finement et si exactement pour l'immortalité, Mallarmé, de sa voix mystérieuse :

— C'est vrai, dit-il, c'est vrai... l'on ne sait plus très bien ce qu'il peut y avoir, là-bas, au fond de l'allée sublime. Si, cependant : il y a... *la France.*

De même, derrière toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les passions, tous les rêves, toute l'activité, toutes les espérances de la jeunesse française, il y a maintenant la France.

LE VISAGE DE LA FRANCE

Nous autres qui savions à peine lire quand se leva l'aube de l'Année maudite, nous n'avions jamais vu s'éclairer le visage de la France. Aussi loin que remontent nos souvenirs, il nous était toujours apparu à travers un voile de deuil, et, les rares fois qu'il nous avait souri, oh ! que ce sourire était triste !

Mais maintenant les yeux, les lèvres, le front auguste de notre mère sont inondés de lumière et son visage est tout pareil à celui des déesses, dont le temps n'altère point la fière et impeccable beauté ; et ce sont nos yeux à nous qui se remplissent de larmes, de larmes de joie et d'orgueil,

de pouvoir la contempler, radieuse, énergique et sereine.

Elle qui était restée si longtemps assise au bord du chemin à écouter inquiètement les voix de l'avenir, elle s'est dressée. Nous qui ne l'avions pas encore vue debout, nous ne savions pas qu'elle était si grande.

Elle qui détournait obstinément de nous ses regards pour interroger l'horizon de son destin, elle abaisse à présent vers nous des yeux confiants et qu'enflamme l'espoir.

Elle de qui la bouche demeurait muette, elle qui si longtemps s'est tue, elle parle. Nous n'avions pas encore entendu sa voix ; nous ne connaissions pas encore le son de sa voix. Elle parle, elle nous dit :

« Mes fils, mes fils, je vous croyais perdus... je vous retrouve. Vous avez grandi dans l'angoisse et le doute, parmi l'horreur des charniers à peine recouverts de terre et des ruines fumantes... j'étais trop blessée pour m'occuper de vous comme il eût fallu et vous avez eu de mauvais maîtres. Des hommes sont venus qui vous

ont versé le poison des sophismes égoïstes et des malsaines utopies ; les apôtres du renoncement et de l'abdication vous ont prêchés et conquis, et un jour fut où je cessai d'être pour vous la plus belle et la plus douce et la plus généreuse des patries et où, égarés par le charme de leur parole impie, vous vous êtes demandé s'il n'était pas vrai qu'il y eût au monde une patrie aussi belle, aussi douce et aussi généreuse que la vôtre, et vous avez failli blasphémer mon nom.

« Mais voici que vos paupières se sont levées et que vous m'avez reconnue. Vous avez chassé les prêcheurs de mensonge, les marchands d'orviétan internationaliste, les mauvais bergers qui vous menaient aux boucheries, vous vous êtes serrés contre mes flancs... Et je me suis sentie revivre ; le sang rouge de votre énergie reconquise m'a réchauffée ; je ressuscite, puisque tous, tous, vous m'aimez.

« C'est de vous, mes fils, que je tire ma force. Je n'étais faible que de votre faiblesse ; je n'étais humiliée que de vous

savoir oublieux de votre vertu ; si j'ai tant pleuré, c'est de vous avoir vus désunis. Mais joie ! ô joie ! ô joie ! les millions de cœurs de mon peuple ne battent plus que d'un seul battement ; les millions de bouches de mon peuple ne parlent plus qu'une seule langue !

« Regardez-moi, mes fils ; je suis celle pour l'amour et la défense de qui, joyeusement, vos pères ont versé leur vie sur tous les champs de bataille du monde.

« Regardez-moi, mes fils. Pour que je sois la plus belle de toutes, les hommes, à travers les siècles, ont peiné et lutté joyeusement, et la lumière des chefs-d'œuvre, dont les artistes et les poètes ont enrichi mes demeures, a illuminé la terre.

« Regardez-moi, mes fils. Je suis la force harmonieuse, la mesure et l'équilibre, l'audace consciente, la raison claire. Je suis patiente et sage, tenace et hardie. Je suis la mère des idées généreuses et c'est vers moi que portent leurs regards tous ceux qui croient à l'Idéal.

« Mes fils, restez unis tout près de moi ; qu'il ne passe plus entre vos lèvres que des paroles d'amour ! Joignez vos mains, si vous me voulez forte, si vous voulez que je sois de nouveau la première partout !

« L'heure est grave, que marque l'aiguille du destin. Sachez vouloir et vous pourrez. Donnez aux peuples qui, de toutes les rives du monde, ont les yeux fixés sur vous, l'exemple que vous leur avez si souvent donné, jadis, du courage inflexible et de l'énergie fière, et soyez prêts, pour mon honneur, à tous les sacrifices et à tous les héroïsmes... »

Nous autres, qui savions à peine épeler votre nom, ô notre douce France, quand se leva l'aube sanglante de l'Année maudite, nous avons vu enfin s'éclairer votre visage et nous avons pleuré de joie. Et les prophétiques paroles nous sont revenues à la mémoire, qu'au lendemain de nos désastres, là-bas, proférait le grand Walt Whitman :

« O étoile ! O nef de France ! longtemps repoussée et déroutée ! — Tiens bon, ô

orbe frappé ! Poursuis ta course, ô nef !

« Aussi sûre que la nef qui nous porte tous, la Terre elle-même, — Produit du mortel feu et du chaos hagard,— Qui, de ses spasmes furieux et de ses poisons, — A jailli à la fin en son absolue puissance et beauté, — Pour poursuivre sa course sous le soleil, — Tu poursuivras la tienne, ô nef de France !

« Une fois le temps accompli, les nuages dissipés, — Une fois achevé le travail d'enfantement, la délivrance à laquelle depuis si longtemps tu t'efforces, — Alors, que vois-je ! née une seconde fois, dominant le monde d'Europe — (De là répondant joyeuse à notre Amérique et la reflétant en un lointain vis-à-vis), — De nouveau ton étoile, ô France ! ta belle étoile lumineuse, — Plus claire, plus éclatante que jamais, dans le calme du firmament, — Rayonnera immortelle. »

TABLE

LES ARTS, LES ARTISTES ET LES MŒURS

Pages.

La religion du succès 3
Le règne de l'image 13
Le mépris de la forme 23
Maisons de rapport 33
La foire aux vanités 45
La mode et le style 54
Un petit prodige 59
Jurys et jury 67
L'art et le muscle. 75
De la présentation des œuvres d'art. 83
Un novateur 93
Le saboteur d'art 101
Sur l'art de demain 107

LA BEAUTÉ DE PARIS

Pour embellir Paris 117
Pour que Paris soit beau 127
L'embellissement de Notre-Dame. 134
La rue en fête 141

L'ART ET LE THÉATRE

Pages.

Les requins 151
Sur la mise en scène. 159
La danse et le nu 169

L'HORIZON S'ÉCLAIRCIT

Points de vue français 179
Du sens nouveau d'un vieux mot. 187
Le visage de la France 195

TOURS

IMPRIMERIE ARRAULT ET Cie

3533

486120
27

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CF

a39003 000501329b

CE N 0027
.M6 1913
COO MOUREY, GABR PROPOS SUR
ACC# 1170616

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 01 07 05 0